

EDGAR,

OU

LA CHASSE AUX LOUPS,

MELODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE, A GRAND SPECTACLE,

Par M. CAIGNIEZ;

Musique de M. QUAISAIN; Ballets de M. MILLOT;

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le  
Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 17 Décembre  
1811.*

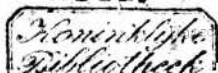


DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET C<sup>ie</sup>,  
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, n<sup>o</sup>. 4.

PARIS,

BARBA, Libraire, Palais - Royal, derrière le  
Théâtre Français, n<sup>o</sup>. 51.

1812.



Digitized by Google

## PERSONNAGES.

## ACTEURS.

EDGAR, Roi d'Angleterre.	M. Defresne.
LE DUC D'ATHELVOLD, premier Ministre et favori d'Edgar.	M. Fresnoy.
LOREDAN, Comte de Devon, père de Malvina.	M. Joigny.
MALVINA, épouse d'Athelvold.	Mlle. Adèle.
EDOUIN, } grands Officiers d' } ARDULPH, } la cour d'Edgar. } FANNY, } suivantes de Malvina. } BETZI, } TOM-CRIC, concierge du château d'Edgar.	M. Grevin. M. Adam. Mlle. Lagrenois. Mlle. Depas. M. Raffile.
WILLIAMS, écuyer de Lorédan.	M. Stokleit.
PETERS, fermier d'Athelvold.	M. Dumont.
Un Officier parlant.	
Un Montagnard parlant.	
Officiers et Gardes de la suite d'Edgar.	
Jeunes filles de la suite de Malvina.	
Piqueurs et Gens du Duc d'Athelvold.	
Garçons de ferme.	
Montagnards et Villageoises.	

*La scène est en Angleterre, au château d'Athelvold  
et dans ses environs; l'action se passe dans le  
10<sup>e</sup>. siècle.*

Vu au Ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux  
dispositions du Décret impérial, du 8 juin 1806, et à la décision de Son  
Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 9 décembre 1811.

Le Secrétaire général, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter. Ce

Le Conseiller d'Etat, Prefet de Police,  
Baron de l'Empire.

PASQUIER.

---

---

# EDGAR,

OU

## LA CHASSE AUX LOUPS,

DRAME HÉROÏQUE.

---

---

### ACTE 1<sup>er</sup>.

*Le théâtre représente une salle gothique qui laisse voir dans le fond un beau jardin, et une autre partie du château d'Athelvoid.*

#### SCÈNE PREMIÈRE.

LORÉDAN, WILLIAMS.

*) Ils sont déguisés sous des vêtemens grossiers. Lorédan a sur le sien un théorbe passé en sautoir, et Williams a sous le bras une flûte de villageois. )*

WILLIAMS.

C'est donc là ce château dont l'entrée, nous disait-on, est si sévèrement interdite aux étrangers. Le pont se baisse pour des villageois chargés de provisions, l'on nous laisse passer avec eux, et nous pénétrons jusqu'à cette salle sans rencontrer d'opposition.

LORÉDAN.

Oui, Williams, grâce à notre déguisement, qui, comme je l'espérais, nous aura fait prendre pour ces ménestrels qui vont de châteaux en châteaux payer leur gîte avec les airs et les chansons des anciens bardes. (*Regardant autour de lui.*) Voici donc le château d'Athelvoid!

WILLIAMS.

Il me semble que le plus sûr moyen d'y être accueillis, était d'arriver franchement et avec éclat par la cour d'honneur, et de vous nommer à ceux qui auraient tenté de vous l'oser. Je ne puis croire que leur consigne s'étende jusqu'à nous, et qu'elle nous empêche l'entrée du château au père de leur maîtresse.

A terdire

LORÉDAN.

Qui sait ?

WILLIAMS.

Cependant il y a peu d'apparence que vos enfans habitent ce domaine solitaire et presque sauvage. Le duc d'Athelvoid, favori d'Edgar, notre souverain, doit rarement s'éloigner de son maître ;

et la belle Malvina , votre fille , brille à la cour du plus galant des monarques.

L O R E D A N , à lui-même.

Malheureuse Malvina ! perfide Athelvod !

W I L L I A M S .

Qu'entends-je ? Malvina malheureuse ! l'aimable fille de Lorédan , comte de Devon , serait l'épouse malheureuse du jeune duc d'Athelvod ?

L O R E D A N .

Odieuse alliance !

W I L L I A M S .

Comment ? après six mois d'une union formée sous les plus heureux auspices , vous partez pour visiter vos enfans , mais grand dieu ! avec quelles étranges précautions ! vous cachez votre rang sous un vêtement grossier , vous vous faites suivre d'une troupe de vos vasseaux les plus déterminés , armés jusqu'aux dents . Arrivé à deux milles d'ici , sur les terres de votre gendre , vous passez votre troupe en revue comme si nous devions nous préparer au siège du château . En vérité , seigneur , que feriez-vous de plus si vous vouliez délivrer et enlever une belle opprimée ?

L O R E D A N .

Oui , Williams , il s'agit en effet d'enlever ce que j'ai de plus cher des mains de mon plus cruel ennemi .

W I L L I A M S .

Vous voulez enlever.....

L O R E D A N .

Malvina , ma fille .

W I L L I A M S .

Et votre ennemi , c'est....

L O R E D A N .

Son époux , Athelvod .

W I L L I A M S .

Lui , seigneur ! qu'a-t-il donc fait ?

L O R E D A N .

Déjà plus qu'il n'en faut pour mériter ma haine . A peine eut-il obtenu la main de ma fille , qu'il s'empressa , tu le sais , de l'arracher de mes bras , sous prétexte de je ne sais quels devoirs , que lui impose la faveur du monarque . Tu crois peut-être que , glorieux de sa conquête , son premier soin a été de présenter son épouse à la cour , que Malvina y jouit des hommages qui devaient être prodigués à sa beauté et au sang illustre dont elle sort . non , mon cher Williams , non : mais apprend qu'Athelvod a reparu seul au milieu de cette cour brillante . On l'a vu , m'écrivit-on , recevoir avec un sourire ironique les complimens qu'on lui adressait ; et , pour comble d'outrage , il dit à qui veut l'entendre , que tout le mérite de son épouse est dans les grands biens dont elle est héritière , et que le vieux comte de Devonne tardera pas sans doute à lui laisser .

W I L L I A M S .

Pares calomnies , seigneur , il n'est pas possible....

LOREDAN.

C'est la vérité, divers avis qui s'accordent trop bien, me l'ont fait connaître. On m'apprend aussi que c'est dans cette solitude sauvage que ma fille est reléguée. A peine Athelvold vient-il, comme à la dérobée et par grâce, passer quelques instans avec elle. Est-ce ainsi que devait être traitée ma chère Malvina, issue des anciens rois bretons; Malvina, la fille du comte de Devon! Non, non; cette conduite est affreuse, et qui sait si elle ne cache pas quelque autre mystère d'iniquité?

WILLIAMS.

Il vient la voir à la dérobée, vous a-t-on dit; hé bien! cette circonstance me prouverait le peu de fondement de vos soupçons.

LOREDAN.

Et quand il serait vrai qu'il eût encore pour elle les sentimens que tu lui supposes, comment justifierait-il l'éloignement où il la tient des lieux où elle doit briller?

WILLIAMS.

Peut-être est-ce par goût plutôt que par contrainte, que votre fille préfère ce champêtre asyle au vain éclat de la cour.

LOREDAN.

Non, cet éclat n'est point vain pour elle, il lui est nécessaire, c'est le seul élément où puisse vivre une héritière de Devon. Vit-on jamais les petits de l'aigle préférer l'humble bruyère aux sommets orageux des montagnes? O Malvina! unique espoir de ma postérité, dernier rejeton de mon illustre race! ma chère fille, j'ai cru te mettre sous la sauve-garde de l'amour et de l'honneur. Eh! ne devais-je pas croire qu'Athelvold s'honorerait d'une alliance avec l'antique mai-son de Devon? Edgar, Edgar lui-même ne l'aurait pas dédaignée, cette alliance. Ah! si je n'avais pas vécu loin de sa cour, si Malvina eût paru aux yeux d'Edgar, peut-être qu'au lieu d'être l'esclave d'Athelvold, elle serait aujourd'hui sa souveraine.

WILLIAMS.

En serait-elle plus heureuse avec un prince si volage?

LOREDAN.

Elle serait reine. Mais laissons cette idée qui naguère aurait pu n'être pas chimérique. Je veux m'assurer d'abord si Malvina est réellement en ces lieux, me présenter devant elle, savoir la vérité toute entière, sauver ma fille si elle est opprimée, la venger si on l'outrage, enfin l'arracher de cette prison, et la présentant moi-même à la cour, assurer à sa beauté, à ton nom, à son mérite indignement méconnus, tout l'éclat d'un juste triomphe. Mais n'entends-je pas du bruit?

WILLIAMS, *courant voir dans le fond.*

Seigneur, c'est une troupe de jeunes filles qui courent dans le jardin: leur mise uniforme et élégante annonce qu'elles sont au service de la duchesse.

LOREDAN.

Allons, p'us de doute, ma fille est ici. Voyons s'il ne serait pas possible de parvenir jusqu'à elle, sans être forcé de nous découvrir

à tout ce qui l'entoure. Tu vas m'accompagner de ta flûte, Williams, et nous paraîtrons aux yeux de ces femmes ce qu'annoncent les vêtements qui nous déguisent.

( Lorédan prélude sur son théorbe, et commence un air tendre et expressif; Williams l'accompagne de sa flûte, en continuant d'observer dans le jardin )

WILLIAMS, s'interrompant d'accompagner.

Seigneur, elles se sont arrêtées, et paraissent chercher de quel côté viennent les sons qui les frappent. Jouons un air plus gai, cela leur plaira davantage.

## SCÈNE II.

Les Précédens, BETZI, Jeunes Filles.

Lorédan et Williams jouent sur un mouvement léger et dansant. On voit paraître dans le fond, plusieurs jeunes filles qui arrivent successivement en dansant. Les premières s'approchent tout doucement, retournent en courant dans le fond pour appeler leurs compagnes; enfin elles arrivent toutes en formant divers pas et des tableaux agréables. Lorédan cesse de jouer, et la danse se trouve brusquement interrompue.)

BETZI, à Lorédan.

Hé bien, vous ne continuez pas.

LOREDAN, cessant de jouer.

Mes belles amies, voudriez-vous nous dire si vos maîtres sont dans ce château?

BETZI.

Bon père, nous ne vous répondrons pas que vous n'avez achevé votre joli air.

LOREDAN.

Allons, volontiers.

(Lorédan et Williams reprennent l'air sur lequel les jeunes filles continuent de danser; mais elles s'éloignent insensiblement, et parvenues à l'entrée du jardin, elles sortent en courant par la gauche.)

WILLIAMS, criant.

Eh mais, écoutez donc, mes belles.

LOREDAN.

Comment! les voilà parties! eh bien, allons... mais, non; ces jeunes filles vont raconter qu'elles nous ont vus; restons ici, il va venir bientôt quelqu'un, sans doute.

WILLIAMS.

Bon! les voilà qui reviennent. Elles en ont rencontré une autre qui marche à leur tête; et paraît leur commander. C'est sûrement la première des femmes de la Duchesse.

LOREDAN.

Ah! tant mieux.

## SCÈNE III.

BETZI, FANNY, LOREDAN, WILLIAMS, les jeunes filles.

FANNY.

Qui donc a pu laisser entrer ces ménestrels?

BETZI.

Nous n'en savons rien; nous les avons trouvés ici.

FANNY.

C'est que l'ordre de Monseigneur ne souffre pas d'exception. (*Considérant Lorédan.*) Le plus vieux a l'air bien respectable; c'est dommage d'être obligé de l'éconduire. (*A Lorédan.*) Brave homme, vous ignoriez sans doute que l'entrée de ce château fût interdite aux étrangers?

LOREDAN.

On nous l'avait dit; mais, en passant, nous avons vu le pont baissé, nous sommes entrés, et personne ne nous a parlé.

BETZI.

Si Tom-Cric, notre concierge, avait été là, il vous aurait bien parlé, lui.

FANNY.

Oh! certainement, et il n'entend pas raison sur ce chapitre. Mais, depuis quelque tems, il n'est occupé que de sa chasse aux loups. Ah! ça, braves gens, vous ne pouvez pas rester.

LOREDAN.

Si vous vouliez cependant nous introduire auprès de l'illustré seigneur qui habite ce château...

FANNY.

J'en suis bien fâchée pour vous, le maître de ce château ne l'habite point; il est à la cour d'Edgar.

LOREDAN.

Et sa noble dame est-elle à la cour aussi?

FANNY.

Non; sa résidence est fixée dans cette campagne.

LOREDAN.

Eh bien, dites-lui qu'un malheureux, un vieillard, un chevalier qui brilla jadis parmi les plus braves, sollicite l'honneur de lui présenter ses hommages.

FANNY.

C'est impossible.

LOREDAN.

Comment!

FANNY.

Impossible, vous dis-je; son mari ne permet pas qu'aucun étranger entre dans ce château.

LOREDAN.

Son mari ne permet pas!... elle est donc sous les lois d'un tyran?

FANNY.

Doucement, s'il vous plaît; parlez avec plus de respect du duc d'Athelvoid.

LOREDAN.

Pardon; mais c'est que la seule apparence de l'oppression envers un sexe aimable et faible, excite toujours mon indignation.

FANNY.

C'est très-galant, en vérité.

LOREDAN.

Vous avez nommé le duc d'Athelvoid; votre maîtresse est donc la belle Malvina de Devon?

FANNY.

Elle-même. Vous la connaissez?

LOREDAN.

Oui; je l'ai vue au château de Devon. Mais, dites-moi, est-elle parfaitement heureuse?

BETZI.

Elle gémit souvent de l'absence de son époux.

FANNY.

Paix donc, Betzi. (*A Loredan.*) A quoi bon cette question? Il n'y a, je pense, rien de commun entre notre maîtresse et vous.

LOREDAN.

Je me sens pour elle toute l'affection d'un père.

FANNY.

Ce sentiment est généreux.

LOREDAN.

Mais pourquoi donc cette séparation d'avec son époux? pourquoi cette triste solitude? pourquoi cette sévère défense?

FANNY.

Pourquoi! pourquoi! pourquoi vous-même êtes-vous si curieux? mais je vous prévins qu'au château d'Athelvoid toutes les femmes savent se taire. Cela vous étonne, peut-être.

WILLIAMS.

Pas du tout, ma belle. Des voyageurs comme nous sont accoutumés à rencontrer des choses extraordinaires.

FANNY.

C'est fort bien, mais le tems s'écoule, et . . .

LOREDAN.

Puisque nous sommes entrés, que vous coûterait-il de nous faire parler à la Duchesse?

FANNY.

Quand je voudrais vous obliger, les gardes qui vont et viennent à chaque instant dans tout le château, non seulement ne vous laisseraient pas avancer, ils vous forceraient encore à sortir aussitôt. (*Regardant autour d'elle.*) Je crains même, si vous tardez plus long-tems . . .

LOREDAN.

Eh bien, nous sortons.

WILLIAMS, *bas à Loredan.*

Que ne vous nommez-vous?

LOREDAN.

Et s'il fallait employer la force? allons retrouver notre monde, nous reviendrons ensuite.

FANNY.

Adieu, adieu, bon père; et surtout dépêchez-vous, que Tom-



Cric ne vous rencontre pas, car il ne pardonne ni aux loups, ni aux curieux qui rôdent autour du château.

BOREDAN.

Adieu, mes bonnes amies.

FANNY et BETZI.

Adieu, adieu.

LOREDAN, à part en sortant.

Odieuse alliance! odieuse alliance! (Il sort avec Williams).

## SCÈNE IV.

BETZI, FANNY, jeunes Filles.

BETZI.

Il s'en va tout de mauvaise humeur. Il a peut-être été riche et puissant autrefois. Un ancien chevalier!

FANNY.

Ah! tu es bonne, toi, Betzi! a beau mentir qui vient de loin.

BETZI.

Bon! et d'un, en attendant.

FANNY.

Et d'un, quoi?

BETZI.

Un proverbe. Tu avais juré qu'il ne t'en échapperait plus un seul.

FANNY.

Tu as raison. Celdi-là était parti avant que j'eusse pensé à le retenir. Cependant vous devez bien vous apercevoir toutes combien je suis corrigée, depuis deux jours seulement que j'ai pris cette résolution pour plaire à Madame. Mais l'habitude, c'est comme cela, on la chasse par la porte, elle rentre par la fenêtre.

BETZI.

Et de deux.

FANNY.

Eh bien, oui, oui. C'était pour vous faire sentir que l'habitude... mais parlons d'autre chose. Mon mariage avec Tom-Cric, vous le savez, est fixé au retour de Monseigneur: c'est aujourd'hui qu'il arrive! et Madame veut que notre noce soit l'occasion d'une fête pour son époux.

BETZI.

Oui, elle veut faire d'une pierre deux coups.

FANNY.

Je te remercie, Betzi, tu m'as épargné celui-là, car je crois que j'allais le dire. Ah ça, avez-vous préparé tout ce dont nous sommes convenues pour cette fête? êtes-vous sûres de vos rôles? Je suis prête, moi.

BETZI.

Tu es prête pour ton rôle de mariée, pardi, c'est bien difficile mais sois tranquille, Fanny, nous serons prêtes aussi.

Edgar.

TOM-CRIC, dans la coulisse.

Eh jarni ! vous auriez dû les voir, par la sambleu . . .

( On l'entend qu'il continue de gourmander quelqu'un. )

FANNY.

Ah ! voilà Tom-Cric qui retient de la chasse.

BETZI.

Il paraît tout en colère.

## SCÈNE V.

Les Précédentes, TOM-CRIC.

TOM-CRIC, se retournant en entrant.

Ah ! vous ne les avez pas vus passer ! nous verrons, nous verrons ! Monseigneur se contentera de cette excuse.

FANNY.

Qu'est-ce donc, Tom-cric ?

TOM-CRIC.

Ce sont ces imbéciles qui, malgré la consigne, laissent entrer. . . mais vous les avez vus, ces deux étrangers, n'est-ce pas, mesdemoiselles ?

FANNY.

Allons, allons, voilà bien de quoi te mettre en colère ! ils sont entrés ; oui, mais ils sont partis.

TOM-CRIC.

Je la sais bien, puisque je les ai rencontrés sur le pont. (les jeunes filles rient.) Ceci est sérieux, mesdemoiselles. Au reste, me direz-vous qui sont ces gens-là.

FANNY.

Des ménestrels qui venaient quêter la passade ; mais nous les avons renvoyés bien vite.

TOM-CRIC.

Et vous avez bien fait. (prenant un ton galant.) Bonjour, Fanny.

FANNY.

Ah ! il y pense enfin. Bonjour, Tom-cric, as-tu fait bonne chasse ?

TOM-CRIC.

Je ne suis pas mécontent de ma matinée. (A Betzi qui vient entr'ouvrir sa carnassière, où l'on voit passer un gros bouquet.) Laissez donc, vous. Cela ne vous regarde pas.

BETZI.

Oh ! le beau bouquet ! C'est pour toi, Fanny.

FANNY.

Ah ! voyons donc.

TOM-CRIC.

Un moment : il faut aller avec précaution. (Il ôte sa carnassière qu'il pose sur un meuble.) Ce n'est pas le tout que le bouquet, le nœud qui le retient a bien aussi son mérite.

Il fait doucement tomber les bords de la carnassière, et découvre une

*tête de loup qui tient un gros bouquet entre ses dents. Les jeunes filles font un mouvement de frayeur.)*

BETZI.

Fi, le vilain, avec sa vilaine tête!

TOM-CRIC, *présentant le bouquet avec la tête.*  
Tendre objet de mon amour, reçois l'hommage.

FANNY, *reculant.*

Es-tu fou, Tom-Cric? veux-tu bien cacher cela.

TOM-CRIC.

Vous avez tort, Mademoiselle; cette tête est superbe, car c'est la quatre-vingt-dix-neuvième; et quand on est si près de son compte.

BETZI, *aux jeunes filles.*

Laissons les amans ensemble. (*d Tom-cric.*) Au revoir, Tom-cric.

TOM-CRIC.

Au revoir.

BETZI.

Notre compliment, Fanny; il est bien joli, bien galant, le bouquet de ton prétendu.

TOM-CRIC.

C'est bon, c'est bon, laissez-nous. (*Betzi et ses compagnes sortent.*)

## SCENE VI.

FANNY, TOM-CRIC.

FANNY.

Eh bien, mon cher Cric?

TOM-CRIC.

Ma chère Fanny, j'avais mille choses à te dire, en te présentant ce bouquet qui t'effarouche. Au reste, un bouquet de plus ou de moins ne fait rien à l'affaire; il n'en est pas moins décidé que tu seras ma femme, au premier voyage que monseigneur fera ici, ce qui ne doit plus tarder, j'espère.

FANNY.

Oui, monseigneur a promis de nous marier. Mais dois-je m'en réjouir? Les hommes sont si trompeurs!

TOM-CRIC.

esera pas moi, j'en jure sur la tête de cet animal.

FANNY.

Et monseigneur n'avait-il pas aussi juré d'aimer éternellement sa Malvina? Six mois de mariage sont à peine écoulés, tu vois ce qui en est.

TOM-CRIC.

Eh mais, je vois qu'il l'aime encore comme le premier jour: chaque fois qu'il vient, il faut le voir, un tourtereau n'est pas plus amoureux.

FANNY.

Façons de cour que cela. S'il aime tant sa femme, pourquoi la sequestrer ainsi du monde entier? Pourquoi ces rares visites qu'il lui fait en courant? est-ce jalousie? est-ce indifférence? explique-moi cela, si tu le peux.

TOM-CRIC.

Ecoute donc, Fanny, le favori d'un Roi a bien autre chose à faire qu'à venir voir sa femme chaque fois que la fantaisie lui en prend. Et puis, j'ai dans l'idée, moi, qu'il n'y a peut-être pas si grand mal de n'avoir pas en cela toutes ses aises, comme nous autres pauvres diables.

FANNY.

Comment? comment?

TOM-CRIC.

Oui, quand le plaisir est plus rare il en vaut mieux.

FANNY.

Fort bien, Monsieur Cric; je vois que vous vous formez, et que vous seriez très-disposé à suivre l'exemple de monseigneur. On a raison de dire qu'on apprend à hurler avec les loups.

TOM-CRIC.

Avec ta permission, ton proverbe n'est pas juste. Si quelqu'un a jamais fréquenté les loups, c'est bien moi - m'entends-tu hurler pour cela?

FANNY.

Si tu le méritais, je t'apprendrais une bonne nouvelle;

TOM-CRIC.

Une bonne nouvelle? Ah! dis, dis moi vite.

FANNY.

Monseigneur arrive ce matin.

TOM-CRIC, *interdit.*

Hein? . . Monseigneur arrive ce matin?

FANNY:

Oui, dieu merci. Voilà quinze grands jours que madame soupire de son absence; il était bien tems qu'il vint lui donner quelques heures de consolation.

TOM-CRIC, *qui est resté absorbé.*

Monseigneur arrive ce matin!

FANNY.

Qu'est-ce que c'est donc? d'où vient cet effroi?

TOM-CRIC, *à lui-même.*

Et je n'en ai que quatre-vingt-dix-neuf!

FANNY.

Est-il fou?

TOM-CRIC.

Fanny . . Adieu . . Tout est fini, plus de mariage.

FANNY.

Comment, plus de mariage? Que signifie . . . Eh mais, c'est comme il vous plaira, monsieur Cric. Oh! mon dieu, je n'en serai pas plus chagrine.

TOM-CRIC, *sans l'écouter.*

Et pourtant ce n'est pas ma faute.

FANNY.

Vous allez voir que c'est la mienne,

TOM-CRIC.

Hum ! peut-être bien un peu.

FANNY.

Impertinent !

TOM-CRIC.

Il n'y a pas d'impertinence à cela. Voici comme je l'entends. Je fais tout ici, moi. Je suis le concierge, le jardinier, le garde-chasse et ton amoureux. Comme concierge, j'emploie du tems à veiller à l'exécution de la consigne, j'en emploie au jardin, j'en emploie à te faire l'amour ; ainsi le jardin, la consigne et toi, vous êtes cause que je n'en ai que quatre-vingt-dix-neuf.

FANNY.

Quatre-vingt-dix-neuf quoi ?

TOM-CRIC.

Eh mais, quatre-vingt-dix-neuf têtes de loups, et cela fait que notre mariage est flambé.

FANNY.

Il extravague vraiment !

TOM-CRIC.

C'est bien clair pourtant. La taxe, la condition que monseigneur a mise à mon mariage, son arrivée en ce moment . . .

FANNY.

La condition ! la taxe !

TOM-CRIC.

Oui, la taxe que nous devons au Roi. Tu sais bien qu'Edgar a déclaré une guerre à mort au peuple loup, et que les domaines de monseigneur sont taxés à cent têtes.

FANNY.

Eh bien ?

TOM-CRIC.

Eh bien, monseigneur m'a dit à son dernier voyage ; Tom-Cric, à mon retour, le terme de contribution sera échu, j'espère que je la trouverai complette, je mets cela sur ta responsabilité, et ton mariage en dépend.

FANNY.

Monseigneur a dit cela ? et il te manque . . .

TOM-CRIC.

Une tête.

FANNY.

Eh mais, ce n'est rien qu'une tête.

TOM-CRIC.

Comment, ce n'est rien ! c'est tout si monseigneur arrive ce matin !

FANNY.

A l'impossible, nul n'est tenu en ce cas.

TOM-CRIC.

Oui, va donc payer la taxe avec des proverbes. Va donc parler d'impossible au Roi ; est-ce qu'il connaît ce mot là, lui ?

FANNY.

Ne pourrait-on pas trouver... J'ai remarqué une espèce de chien dont la tête ressemble beaucoup...

TOM-CRIC.

Eh donc ! de la fraude ! et mettre un innocent à la place d'un coupable ! (*se frappant le front.*) O ma tête ! ma tête ! où diable te trouverai-je à présent ? il faut que j'aie bien du guignon !

FANNY.

Tu te désolés mal à propos, mon ami. Monseigneur entendra raison, et la fera sans peine entendre au Roi, en lui annonçant que le combat a fini, faute de combattans.

TOM-CRIC.

Tu parles d'or, ma chère Fanny, tu me remets du baume dans le sang.

FANNY.

Paix. Voici madame la Duchesse.

TOM-CRIC, *reprenant sa carnassière et la tête du loup.*

On dira donc au Roi que le combat a fini... C'est cela. Au revoir, Fanny. (*Il sort d'un côté et Malvina entre de l'autre.*)

## SCENE VII.

MALVINA, FANNY,

MALVINA.

Ma chère Fanny, je commence à m'inquiéter beaucoup, le tems s'écoule et le Duc n'arrive point.

FANNY.

Il est encore de bonne heure, madame.

MALVINA.

Ah ! Fanny, tu vas épouser celui que tu aimes, mais combien tu seras plus heureuse que moi ! ton mari ne te quittera jamais.

FANNY.

Oh jamais ! je n'espère pas cela, avec un aussi déterminé chasseur que Tom-cric.

MALVINA.

Tu ne le verras pas au moins rapporter auprès de toi un front chargé de sombres soucis.

FANNY.

Bon ! pour une maudite tête de loup qui lui manque, je l'ai vu tout-à-l'heure prêt à perdre la sienne,

MALVINA.

Tu ne craindras pas que, dans ses absences, une rivale t'enlève son cœur.

FANNY.

Eh qui sait ? celui qui court les bois du matin au soir, n'a-t-il pas eût le tems d'être infidèle ? ne rencontre-t-on jamais que des bêtes

fauves, dans les bois? eh mon dieu! ces hommes... Au reste, je conçois vos chagrins, madame; si jeune, si belle, vous voir ainsi confinée dans un désert! . . .

MALVINA

Ce désert me plairait avec Athelwold; mais y vivre seule, et séparée de lui! car, que sont quelques instans qu'il me sacrifie, de loin en loin? cependant je crois qu'il m'aime toujours; faut-il hélas! que la faveur d'Edgar et les devoirs qui l'attachent de si près à la personne de son maître, le forcent à me condamner à ce cruel abandon!

FANNY

Mais aussi, vous êtes trop bonne, et qui se fait brebis, le loup... (*Malvina la regarde*). Pardon, madame, celui-là m'allait encore échapper, je voulais dire qu'à votre place, je dirais nettement à mon mari, je veux aller à la cour; arrangezvous comme vous l'entendrez, j'en veux aller à la cour.

MALVINA

Que tu est folle!

FANNY

Au moins j'exigerais de lui qu'il révoquât cette défense d'admettre ici des étrangers, Nous en verrions de tems en tems qui nous feraient agréablement passer une heure ou deux.

MALVINA

Quel intérêt pourraient m'offrir ces froides distractions? après mon époux et mon père, le monde entier m'est indifférent.

FANNY

A propos d'étranger, il en est venu deux tout-à-l'heure, qui vous auraient peut-être intéressée. L'un était un vieillard à mine respectable qui a long-tems insisté pour vous être présenté.

MALVINA

Un vieillard! il avait besoin de secours, peut-être, et vous avez eu la cruauté de le congédier?

FANNY

Et les ordres de monseigneur, donc! nous n'aurions pas osé prendre sur nous . . . Mais ce n'est pas tout, madame; ce vieillard a dit vous connaître et vous avoir vue au château de Devon. Il m'a accablé de questions sur votre compte: pourquoi son époux n'est-il pas avec elle? pourquoi cette triste solitude? pourquoi cette défense d'entrer au château? enfin, les pourquoi n'auraient pas fini, si j'avais eu la complaisance de lui répondre.

MALVINA

Singulière curiosité! je suis fâchée de ne l'avoir pas vu. Mais mon époux ne vient pas! (*Avec agitation.*) Allons, il n'arrivera pas aujourd'hui. Un ordre du roi aura disposé de son tems. Mortelle impatience!... je ne puis tenir en place, il faut que j'aille... (*Elle va pour sortir, on entend du bruit au dehors.*) Quel est ce bruit?

FANNY

C'est monseigneur, peut-être. (*Elle court voir dans le fond.*)

## SCÈNE VIII.

MALVINA, ATHELVOLD, FANNY, TOM-CRIC, plusieurs domestiques.

TOM-CRIC, *accourant.*

Monseigneur !

MALVINA, *courant au-devant d'Athelvold :*

Cher époux !

ATHELVOLD

Ma chère Malvina ! (*Il l'embrasse.*)

TOM-CRIC *à part.*

Et je n'en ai que quatre-vingt-dix-neuf !

ATHELVOLD.

Quoi, ma tendre amie, toujours le même empressement ! toujours cette grâce adorable dans l'accueil que tu fais à ton époux !

MALVINA

Est-ce que cela t'étonnerait, Athelvold ? Ah ! mon ami, ce moment dissipe tous les chagrins de l'absence, et je ne pense plus à te les reprocher.

ATHELVOLD

Tes reproches seraient injustes : car je maudis-tous les jours les soins qui me retiennent loin de toi.

MALVINA *gaiement.*

Je n'étais pas la seule ici qui t'attendait avec impatience. (*Montrant Tom-Cric et Fanny,*) et voici un couple pour qui ton arrivée est aussi le signal du bonheur.

TOM-CRIC, *à part.*

Oui, si j'avais ma tête.

ATHELVOLD

Ah ! ah ! Tom-Cric et Fanny ? je me souviens de ma promesse. As-tu trouvé le tems bien long, Fanny ?

FANNY, *honteuse.*

Monseigneur . . .

ATHELVOLD.

Allons, allons, cela veut dire oui. Eh bien, Tom-Cric, la contribution est-elle complète ?

TOM-CRIC, *embarrassé*

Monseigneur . . . la contribution . . . autant vaut dire qu'elle est complète.

ATHELVOLD

Elle ne l'est donc pas ?

MALVINA

Mon ami, il ne lui manque qu'un seul loup, et peut-être aurait-on maintenant de la peine à le trouver dans tes domaines.

TOM-CRIC

Voilà ce que c'est, Monseigneur ; le combat à fini . . . (*Bas à Fanny.*) Comment as-tu dit cela Fanny ?



ATHELVOLD.

Malheureux ! tu as donc oublié que le terme est échu et qu'il est indispensable de fournir le nombre prescrit ? mais tu sais à quelle conditions , j'avais mis mon consentement à ton mariage.

TOM-CRIC, à part.

Là ! je m'en doutais bien.

ATHELVOLD

Le Roi veut que ses ordres soient ponctuellement exécutés, il a résolu l'entière destruction des loups dans notre île. Il veut que la Grande-Bretagne lui doive éternellement ce bienfait, et moi, son premier Ministre, je dois le premier exemple du zèle à seconder ses intentions.

TOM-CRIC

Eh bien, monseigneur, je vais réunir les hommes de meilleure volonté, nous partons, et je ne rentre pas au château, sans rapporter la tête du centième loup, dussé-je l'aller chercher jusque sur le Continent. Oh ! c'est que, voyez-vous, monseigneur, je veux être avec vous, comme vous êtes avec le Roi, je veux dire sans reproche. absolument sans reproche.

ATHELVOLD, à part.

Moi, sans reproche ! ce malheureux ne sait pas qu'il met le doigt sur ma blessure.

TOM-CRIC, bas à Fanny.

Ce que j'ai dit fait bon effet, son courroux s'apaise, je crois.

ATHELVOLD, à part.

Cette sévérité me sied bien, à moi qui avec Edgar... ( à Tom-Cric. ) Ecoute, Tom-Cric ; le mal après tout n'est pas si grand ; e reste ici quelques jours et je ne dois présenter le tribut qu'à mon retour. Votre mariage aura lieu ; mais demain, grande chasse, et je me mets à la tête. Il y aura bien du malheur si nous ne trouvons pas la bête qui nous manque.

TOM-CRIC.

Je serai là, monseigneur, et vous verrez comment Tom-Cric sait battre les bois et les halliers.

ATHELVOLD.

Allons, laissez-nous, et va faire les dispositions nécessaires.

TOM-CRIC.

Oui, monseigneur. ( à part, en sortant ) Le bon maître ! le bon maître ! ( Aux domestiques. ) Suivez-moi, vous autres.

MALVINA.

Va, Fanny. ( Fanny sort avec Tom-Cric. )

## S C E N E I X.

MALVINA, ATHELVOLD. ( Athelvold paraît rêveur. )

MALVINA.

Mon cher Athelvold, en parlant à Tom-Cric, tu viens de dire Edgar.

un mot qui m'a comblé de joie : je reste ici quelques jours, lui as-tu dit. Est-il bien vrai, mon bon ami ?

ATHELVOLD.

Oui, chère épouse ; quand je suis parti, le Roi se disposait à faire un voyage au duché de Cumberland ; j'ai su me dispenser de l'accompagner, et je reste auprès de toi jusqu'à son retour.

MALVINA.

Que je suis heureuse !

ATHELVOLD, *à part.*

Trop aimable Malvina ! si mon fatal secret t'était connu . . .

MALVINA.

Mais quoi ? déjà retombé dans tes sombres rêveries ! tu m'avais promis de laisser tous tes soucis à la Cour. Dis-moi, mon ami, Edgar te témoigne-t-il toujours la même confiance ?

ATHELVOLD, *embarrassé.*

Oui . . . oui, toujours la même confiance.

MALVINA.

Tu le sers aussi avec tant de zèle !

ATHELVOLD.

Oui, mon zèle en effet . . . (*à part.*) Comme sans le savoir, elle me perce le cœur !

MALVINA.

Tu me parais troublé. Ah ! calme mon inquiétude.

ATHELVOLD.

Ce n'est rien, ma tendre amie. Malgré le charme que j'éprouve à te voir, l'idée que dans quelques jours il me faudra te quitter encore . . . voilà ce qui malgré moi . . .

MALVINA.

Ecoute, Athelvold ; tu m'as placée dans cette solitude, m'as-tu dit, pour que rien ne troublât nos tendres entrevues, pour séparer les soins de l'ambition de ceux de l'amour ; je vois, mon ami, que ce plan de vie est impraticable, et qu'il faudra que je te suive à la cour.

ATHELVOLD, *vivement.*

Me suivre à la Cour ! toi, Malvina !

MALVINA.

Sans doute.

ATHELVOLD.

Non, non. (*À part.*) Grand dieu ! (*Haut.*) De grâce ; ma bonne amie, renonce à ce funeste projet.

MALVINA.

Qu'a-t-il donc de si funeste ? vivons dans un désert, je le veux bien, pourvu que j'y vive avec toi ; mais veux-tu, peux-tu même quitter la carrière où tu es engagé ; songe aussi que mon père, si jaloux de l'éclat de son nom, n'a consenti à notre hymen, que dans l'espoir qu'on me verrait briller dans cette Cour, où il a long-tems brillé lui-même, sous les règnes des prédécesseur d'Edgar. S'il apprend l'obscurité dans laquelle tu laisses sa fille il éclatera, n'en doute pas, et je crains tout de son orgueil offensé ; mais quand il saura qu'on m'a vu à la Cour . . .

ATHELVOLD.

Non, Malvina, tant de charmes ne doivent pas être exposés à d'avidés regards. Ils me susciteraient mille rivaux, et de trop dangereux ennemis.

MALVINA.

Quelle folie ! si c'est là ta crainte, cher Athelvold, j'en suis très-flattée, mais je ne puis y voir qu'une erreur de l'amour.

ATHELVOLD.

Non, non, je ne m'abuse point. Tiens, je ne voudrais pas pour la couronne d'Angleterre, qu'Edgar fût témoin de mon bonheur.

MALVINA.

Le Roi ? y penses-tu ? ne suis-je pas ton épouse ? Edgar n'est pas un tyran.

ATHELVOLD.

Edgar est magnanime sans doute ; mais il ne sait pas résister au pouvoir de la beauté. Dès que la passion l'enflamme, aucune barrière ne peut l'arrêter. Ah ! puisse-tu pour ton repos et pour le mien, éviter à jamais la vue d'Edgar.

MALVINA.

Tu as beau dire, Athelvold ; ce danger me paraît chimérique. Ce n'est pas à l'épouse de son favori, qu'Edgar . . .

ATHELVOLD, *vivement.*

Je te dis, et j'en ai la certitude, que si Edgar te voit, je suis perdu.

MALVINA.

Tu m'étonnes, Athelvold ! dis-moi donc d'où te vient une pareille certitude.

ATHELVOLD, *avec trouble.*

Malvina, pardonne . . . tu ne sais pas . . . je t'en supplie, renonce au projet de me suivre à la Cour.

MALVINA.

Athelvold, je n'ai point encore douté de ton amour. L'opiniâtreté de tes refus cache un mystère, qui, je te l'avoue, commence à m'alarmer. Prends-y garde, je vais croire que ma présence à la Cour me ferait découvrir le nouvel objet qui captive peut-être en ce moment toutes tes affections.

ATHELVOLD.

Que dis-tu, Malvina ! toi, que j'adore plus que jamais, tu pourrais penser . . . ah ! je te jure par tout ce qu'il y a de plus sacré . . .

MALVINA.

Point de sermens ; tu n'as qu'un moyen de détruire mes soupçons.

ATHELVOLD.

Qu'un moyen ! juste ciel ! et tu ne sais pas que ce moyen est l'arrêt de ma mort !

MALVINA.

L'arrêt de ta mort ! tu me fais frémir ! explique-toi.

ATHELVOLD.

Tu le veux, eh bien, tu vas tout savoir, tu vas juger si tu pouvais soupçonner le cœur d'Athelvold. Malvina, ma chère Malvina, tu vas me haïr, me mépriser, désirer ma mort, et maudire ma mémoire.

MALVINA.

Moi, grand dieu ! te serais-tu déshonoré par quelque crime ?

ATHELVOLD.

Je suis coupable envers toi, envers Edgar ; oui, j'ai indignement trahi mon roi. O femme digne du premier trône du monde ! ô ma souveraine ! pourras-tu jamais me pardonner de t'avoir enlevé une couronne ?

MALVINA.

Qu'entends-je ? Achève, mon cher Athelvold.

ATHELVOLD.

Ecoute, et vois si je dois t'être cher encore. Un jour, au milieu de la joie bruyante d'un festin où Edgar avait réuni ses favoris les plus intimes, nous passions en revue les beautés les plus célèbres de la Grande-Bretagne. Bedford, Essex et Fairfax parlèrent avec enthousiasme de la fille du comte de Devon, et la désignèrent comme la beauté la plus accomplie du royaume. Dès le lendemain Edgar m'appelle en secret, me charge de me rendre auprès du comte de Devon, de m'assurer par moi-même de la vérité de ces éloges, et si je les trouvais fondés, d'offrir à la fille de Lorédan sa main et sa couronne.

MALVINA.

Et tu m'offris ta main et ton cœur. Le voilà donc ce grand secret qui devait me faire désirer la mort, et me rendre ta mémoire odieuse ? Que tu m'as peu connue, mon cher Athelvold, et que tu aurais pu m'épargner d'inquiétudes !

ATHELVOLD.

Femme céleste ! je ne mourrai donc pas sans avoir connu le comble du bonheur ! tu m'aimés, et tu me sacrifias sans regret une couronne ! Mais Edgar finira par découvrir la vérité, et ma mort te la rendra cette couronne, que je t'ai dérobée.

MALVINA.

Eh quoi ? tu pourrais croire qu'après t'avoir aimé, ta Malvina consentirait jamais à devenir l'épouse d'Edgar ! Non, mon ami : retourne auprès de ton souverain, entretiens son erreur, qu'il ne me voie jamais, et que Malvina, heureuse de ton amour, vive et meure dans ce désert qu'embellira souvent ta présence.

## SCENE X.

Les Précédens, TOM-CRIC.

TOM-CRIC.

Monseigneur, un cavalier est là-bas qui demande l'entrée du château : je lui ai dit l'ordre qui nous enjoint de ne laisser entrer aucun étranger. « Allez dire au duc, a-t-il répondu, que c'est de la part du roi, »

MALVINA.

De la part du roi !

TOM-CRIC.

Je n'ai pu voir sa figure, qu'il tenait soigneusement cachée dans le collet de son manteau.

ATHELVOLD, *d lui-même.*

De la part du roi! (à Tom-Cric) Allez, faites entrer.

TOM-CRIC, *allant pour sortir.*

Oh! oh! il a forcé la consigne, le voici.

MALVINA.

Je m'éloigne, mon ami. (*Elle va pour sortir.*)

ATHELVOLD, *après avoir regardé dans la coulisse.*

Tu peux rester, Malvina, c'est mon meilleur ami. Tom-Cric,

*sors.*  
(*Edouin entre couvert d'un manteau, et se cachant le visage, tandis que Tom-Cric sort d'un autre côté.*)

## SCÈNE XI.

MALVINA, ATHELVOLD, EDOUIN.

ATHELVOLD.

C'est toi, mon cher Edouin!

EDOUIN, *écartant son manteau et saluant la duchesse.*

Madame...

ATHELVOLD.

Je croyais, mon ami, que tu accompagnais le Roi dans le Cumberland?

EDOUIN, *bas.*

Je l'accompagne aussi, mais ce n'est pas dans le Cumberland, c'est au château d'Athelvold.

ATHELVOLD.

O ciel!

EDOUIN, *bas.*

Oui, mon ami, avant une heure le roi sera ici.

ATHELVOLD.

La foudre m'a frappé!

MALVINA, *s'approchant vivement.*

Qu'est-ce donc, mon ami?

ATHELVOLD.

Tout est perdu, ma chère Malvina, le roi vient ici.

MALVINA.

Grand dieu!

ATHELVOLD, *d Edouin.*

Tu peux parler devant elle, elle sait tout.

EDOUIN.

Tant mieux. Comme le roi veut te surprendre, et que ma démarche contrariait ses intentions, je me suis arrangé pour n'arriver ostensiblement qu'après lui.

ATHELVOLD.

Comment? puisque te voilà.

ÉDOUIN.

Je vais repartir pour revenir ensuite. A vingt milles d'ici , mon cheval est défermé , et nous arrêtons dans une auberge. J'avais prévu que le roi ne voudrait pas attendre que ce léger accident fût réparé. En effet, tandis qu'il continue sa route par le chemin le plus fréquenté , je me jette dans le chemin de traverse qui longe la forêt, courant ventre-à-terre sur un excellent cheval de relai que j'avais envoyé en avant. Ainsi le Roi me voyant n'arriver qu'après lui , restera bien persuadé qu'il m'avait laissé en arrière.

ATHELVOLD.

A-t-il beaucoup de monde ?

ÉDOUIN.

Non , il n'a emmené qu'Arduolph et moi avec un très-faible détachement de sa garde.

ATHELVOLD.

Mais par quel bizarre caprice , Edgar qui allait dans le Cumberland , a-t-il si subitement changé de résolution ?

ÉDOUIN.

Au moment de partir , il reçoit justement de Cumberland des dépêches qu'il veut te communiquer. Tu venais de partir toi-même. « Notre voyage est remis , nous dit-il , mais puisque nos préparatifs sont faits , je suis d'avis , ajouta-t-il gaiement , que nous allions te lancer Athelvold jusque dans son antique manoir. Nous aurons le plaisir de faire connaissance avec sa jeune épouse , de chasser sur ses terres , et de voir comment va chez lui la destruction des loups. » Tu peux juger de l'effroi que m'a causé cette nouvelle résolution ; mon ami est perdu , me suis-je dit ; Edgar va voir combien la charmante duchesse diffère du portrait qu'Athelvold en a fait. J'ai aussitôt cherché les moyens de devancer le Roi , pour te prévenir de son arrivée.

MALVINA.

Ah ! parlez , seigneur Édouin , quel parti nous conseillez-vous de prendre ?

ÉDOUIN.

Vous n'avez pas de temps à perdre. Je commence , Athelvold , par te faire part d'un bruit qui circule à la cour , et dont l'objet , s'il se vérifie , peut te devenir avantageux. On dit que parmi les fêtes qui ont eu lieu à l'occasion du dernier tournoi , Edgar a particulièrement distingué la belle duchesse de Cornouailles , et qu'il en est éperduement amoureux. On assure même qu'il y a des négociations secrètement entamées pour son mariage avec elle.

ATHELVOLD.

Hé bien , tu crois....

ÉDOUIN.

Je crois qu'Edgar , préoccupé d'une passion d'autant plus puissante sur son cœur qu'elle est plus nouvelle , pourra voir ta Malvina sans cette émotion et ce trouble que la beauté manque rarement de produire sur lui.

ATHELVOLD.

Mais songe donc que je l'ai indignement trompé.

EDOUIN.

D'accord ; mais si l'amour pour ton épouse ne vient pas fortifier en lui le ressentiment de ta faute, ta faute restera seule, et il n'est pas impossible qu'il te la pardonne. Cependant le plus sûr en ce moment, est de soustraire madame à sa vue ; qu'elle s'éloigne du château à l'instant même.

MALVINA, à Athelvold.

Oui, mon ami.

ATHELVOLD.

Cela ne remédierait à rien. Edgar sait fort bien que mon épouse doit être dans ce château. Or, quel prétexte donner de son absence ? Dirai-je qu'elle est allée chez son père ? En ce cas, pourquoi suis-je venu ici, et ne suis-je pas plutôt allé la rejoindre au château de Devon ? Non, non, cette supposition passerait infailliblement pour une défaite, et le roi n'en serait pas la dupe.

EDOUIN, réfléchissant.

Attends, Athelvold, il me vient une idée. (à Malvina) Madame, parmi les femmes qui vous servent, ne pourriez-vous en trouver une qui tiendrait ici votre place, et ne démentirait pas par sa figure et ses discours le portrait qu'Athelvold a été forcé de faire de vous à la cour ?

MALVINA.

Oui, seigneur Edouin ; votre projet me séduit, et je crois que c'est le seul qui puisse nous sauver.

ATHELVOLD.

Non, je ne me prêterai point à cette supercherie.

MALVINA.

Mon ami, il s'agit du salut de tes jours, il s'agit du mien, car je ne te survivrais pas. Laisse-moi réfléchir. Betzi... non, elle est trop folâtre ; Fanny... eh pourquoi pas ? l'air gauche qu'elle aura en grande dame conviendra parfaitement. Oui, ma bonne Fanny sera aujourd'hui la duchesse d'Athelvold. Je vais la prévenir et lui donner mes instructions. Ensuite, je m'éloigne du château, et vais me réfugier chez notre fermier Peters, qui est l'oncle de Fanny, et dont la ferme est au bord de la forêt.

ATHELVOLD.

Non, Malvina, je ne puis consentir.

EDOUIN.

Nous te dispenserions volontiers de toute part dans le complot, mais il faut absolument que ce soit toi qui présente au Roi, fausse Duchesse ; aussi c'est tout ce qu'on exige de ta complaisance.

ATHELVOLD.

C'en est beaucoup trop, et je ne pourrai jamais.

EDOUIN.

Après tout, que risques-tu ? coupable pour coupable, tu ne le seras pas davantage par l'emploi d'une ruse qui n'est qu'une suite nécessaire de ta première faute ? Ainsi voilà qui est décidé, Fanny avertie la duchesse d'Athelvold.

ATHELVOLD, *se retournant.*  
Que nous veut Tom-Cric que je vois accourir ?

## SCENE XII.

Les Précédens, TOM-CRIC.

(*Edouin referme promptement son manteau.*)

TOM-CRIC.

Ah ! Monseigneur . . . vous ne savez pas . . . le Roi, le Roi lui-même qui arrive au château !

EDOUIN.

Déjà !

TOM-CRIC.

Il n'est plus qu'à un mille d'ici.

MALVINA.

Juste ciel ! nous n'avons pas le tems . . .

ATHELVOLD.

Je respire à peine ! (*A Tom-Cric.*) Mais comment sais-tu . . .

TOM-CRIC.

C'est J mes qui vient d'accourir et qui nous a raconté que rouvant sur la grande route, il a vu la voiture de Sa Majesté, entourée de gardes. Quelque chose venait de casser à cette voiture, a vu le Roi en descendre et l'a très-bien reconnu. L'accident de la voiture retardera peut-être son arrivée d'une demi-heure.

EDOUIN.

Allons, au revoir, mon ami. (*Il va pour sortir.*)

ATHELVOLD, *le retenant.*

Tiens, mon cher Edouin, e tremble que ta ruse . . .

EDOUIN.

Ne manque son effet peut-être ? Eh bien, encore une fois, la condition n'en sera pas pire. Mais aussi, si elle réussit . . . Allons réfléchir et point de fausse délicatesse.

MALVINA.

S'il y'a du blâme à encourir, mon cher Athelvold, je veux seul m'en charger.

ATHELVOLD.

Allons, vous le voulez, j'y consens ;

MALVINA.

Je cours trouver Fanny. (*Elle sort précipitamment.*)

TOM-CRIC, *à lui-même.*

Le Roi qui vient ici ! et je n'en ai que quatre-vingt-dix-neuf !  
(*Il sort, Athelvold reconduit Edouin.*)

*Fin du premier acte.*



## ACTE II.

*Le théâtre représente un jardin préparé pour une fête, avec un trône de verdure sur le côté.*

### SCENE PREMIERE.

MALVINA, en villageoise écossaise, FANNY, richement vêtue des habits de la Duchesse, Un Valet qui reste dans le fond.

MALVINA.

Je te laisse, Fanny. Tandis que le Roi se repose et prend des rafraichissemens dans la grande salle, je me salue chez ton oncle Péters. Ce valet va me conduire. Adieu, je vais gagner la petite porte du jardin, et je me trouverai tout de suite dans la forêt.

FANNY.

Vous me quittez, madame! Ah! mon dieu! mais, en vérité, je ne saurai comment m'y prendre. Parler au Roi! moi, qui n'ai jamais vu de Roi de ma vie, Oh! je vais être d'une gaucherie!

MALVINA.

Tant mieux.

FANNY.

Mais dites-moi au moins comment on parle à un Roi.

MALVINA.

Tu diras: *Sire, Votre Majesté!*

FANNY.

*Sire, Votre Majesté!* je n'irai pas loin avec ces trois mots-là. Je lui demanderai bien encore comment il se porte.

MALVINA.

Bien.

FANNY.

S'il a fait un bon voyage.

MALVINA.

C'est cela.

FANNY.

Mais après?

MALVINA.

Songe donc qu'il te parlera, lui, et que tu n'auras que la peine de répondre. Enfin, avec ces riches habits, il ne peut te prendre pour une autre que pour la Duchesse.

FANNY, se donnant des airs.

Vraiment, ils ne me vont pas si mal.

MALVINA.

Je viens d'ordonner à tous les gens du château de te considérer

Edgar.

comme la duchesse d'Alhelvold, de ne rien faire et de ne rien dire qui démente cette supposition. N'oublie pas de le leur bien recommander encore, surtout à Betzi et à ses compagnes. Quant à Tom-ric, je n'ai pu le prévenir; il était sorti du château.

FANNY.

Je m'en charge, madame.

MALVINA.

Mais garde-toi de lui en confier le motif, à lui non plus qu'aux autres.

FANNY.

C'est entendu.

MALVINA.

N'entends-je pas venir quelqu'un? Ah! c'est Betzi. Adieu, bon courage. Tu t'en tireras mieux que tu ne penses. (*Elle va pour sortir et revient.*) En parlant au Roi, n'oublie pas de te bien observer. Pas de proverbes, entends-tu?

FANNY.

Non, non, Madame, soyez tranquille, un bon averti en vaut deux.

MALVINA, *souriant.*

Que celui-là soit le dernier, je t'en prie.

(*Elle sort avec le V.*)

## SCENE II.

FANNY, BETZI.

BETZI, *à elle-même en entrant.*

Bon! je croyais madame la Duchesse partie. Où donc est Fanny?  
(*Elle va pour sortir.*)

FANNY, *changeant de voix.*

Betzi?

BETZI.

Madame... Eh! c'est toi, Fanny, j'oubliais que madame la Duchesse avait changé d'habits.

FANNY.

Ah! à, Betzi, tu as bien compris que tant qu'il plaira au Roi de rester au château, il n'y a d'autre madame la Duchesse que moi, que c'est à moi qu'il faut obéir et faire honneur. N'allez pas y manquer; la moindre indiscretion.

BETZI.

Nous savons tout cela. Mais me diras-tu enfin ce que signifie ce double déguisement?

FANNY.

Oh! il y a des raisons que je ne peux pas te dire. Il suffit que tu saches qu'elles sont de la plus grande importance. Ce duc d'Alhelvold! qui aurait cru cela de lui? souffler une femme à son Roi! c'est un pau fort cela,

BETZI.

Qu'est-ce que tu dis donc? Monseigneur atrait . . .

FANNY.

Chût! c'est là le secret. et j'ai bouche close là dessus. Ah çà, Betzi, comment me trouves-tu?

BETZI.

Ces habits sont magnifiques et paraissent faits à ta taille.

FANNY.

N'est-ce pas? (*Elle se promène avec affectation.*) et ces manières! cette dignité? hein?

BETZI.

Comment donc? c'est cela même. Cependant il me semble qu'il te manque quelque chose.

FANNY.

Qu'est-ce que c'est? voyons.

BETZI.

Je ne saurais te le dire; c'est un certain air . . . une certaine aisance, un je ne sais quoi enfin qui distingue madame, et que je ne te vois pas.

FANNY.

Allons, allons, tu ne t'y connais pas; mais va, Betzi, va dire à toutes mes femmes de se disposer pour la fête qui va avoir lieu dans ce jardin, songez toutes à vous empresser pour mon service.

BETZI, lui faisant une grande révérence.

Madame là Duchesse sera contente de notre zèle.

FANNY, d'un air important.

Allez.

(Betzi sort.)

## SCENE III.

FANNY, seule.

Betzi m'a fait trembler avec sa réflexion sur ce je ne sais quoi qui me manque. Ah! bah! prenons un peu d'assurance et tout ira bien. Voyons, que me dira le Roi? des complimens d'abord. Eh bien! je lui en rendrai; bien ou mal tournés, il n'importe. On y fait peu d'attention, c'est une menue monnaie qu'on reçoit sans compter. Ensuite il va m'inviter à aller à la cour; j'accepte. . . non pas, non pas, il faut refuser; mais si pour m'y engager il allait me faire quelque tendre déclaration. . . Allons, quelle idée! Eh mais, qui peut prévoir. . . monseigneur serait bien attrapé, le Roi, prenant feu à ma vue, allait lui dire: Perfide, c'est donc ainsi que tu m'as trompé! — Et ce pauvre Tom-Cric. . . Bon! le voilà qui vient par cette allée. Il faut que je le prévienne; mais voyons un peu d'abord ce qu'il dira,

## SCÈNE IV.

TOM-CRIC, FANNY.

TOM-CRIC.

Madame? madame?

FANNY, *se cachant la figure de son mouchoir.*  
Què me veut-on?

TOM-CRIC.

Bonne nouvelle, madame, excellente nouvelle. Comme nous allons avec Monseigneur à la rencontre du Roi, nous avons aperçu un gros loup dans la forêt. Il n'est sûrement pas de chez nous, je l'ai jugé tout de suite à sa physionomie étrangère, mais n'importe, qu'il soit le bien venu. Monseigneur n'a pas voulu qu'on le lançât. Il a seulement ordonné de le cerner, pour en laisser au Roi tout le plaisir. Voilà qui arrange bien mes affaires; quatre-vingt-dix neuf dans le sac et un sur pied, c'est mon compte, et tout le monde sera content.

FANNY, *déguisant sa voix.*

C'est bon, mon ami, c'est bon. Allez à votre besogne.

TOM-CRIC.

Pardon, madame la Duchesse, c'est qu'au paravant j'aurais voulu annoncer aussi cette bonne nouvelle à la pauvre Fanny.

FANNY.

Elle le sait déjà.

TOM-CRIC.

Bon! qui a pu la lui raconter?

FANNY.

Vous êtes bien curieux (*A part.*) Il ne me reconnaît pas.TOM-CRIC, *à part.*

C'est singulier! ce n'est pas la voix de Madame. (*remarquant le mouchoir sur la joue.*) Est-ce que madame la Duchesse aurait mal aux dents?

FANNY.

Oh! vraiment un mal affreux. Je me promène pour le soulager.

TOM-CRIC, *à part.*

C'est très-singulier! On dirait que c'est la voix de . . .

FANNY.

Eh bien, Tom-Cric, que faites-vous là?

TOM-CRIC.

C'est que . . . voyez un peu, madame la Duchesse, la drôle d'idée qui m'est venue, en vous entendant parler! c'est qu'il me semble que vous n'êtes pas madame la Duchesse.

FANNY.

Comment? je ne suis pas..

TOM-CRIC.

Si ne suis pas ensorcelé, je croirais plutôt que vous êtes..

FANNY.

Tom-cric, vous vous oubliez. Parce qu'on vous parle quelque-

fois avec bonté, vous croyez pouvoir abuser... Voilà ce que c'est, la familiarité engendre le mépris.

TOM-CRIC.

Bon, un proverbe! c'est toi Fanny.

FANNY.

Insolent, tu oses...

TOM-CRIC.

Ces habits te vont fort bien, vraiment.

FANNY.

C'en est trop. Je m'en plaindrai à mon mari, qui te fera punir d'avoir manqué de respect à la Duchesse, son épouse.

TOM-CRIC.

Qu'est-ce qu'elle dit donc? mais tu es Fanny?

FANNY.

Encore?

TOM-CRIC.

Eh bien, eh bien, ne nous sâchons pas, vous êtes Fanny?

FANNY.

Oui, je suis Fanny. Mais il n'en faut pas moins que tu te comportes envers moi avec tout le respect que tu dois à la Duchesse d'Athelvold. Tu as beau faire de grands yeux, voilà l'ordre que madame la Duchesse et son époux te donnent par ma bouche. Tant que le Roi sera ici, on te défend de m'appeler Fanny, et même de me parler, à moins que tu n'aimes mieux t'exposer aux plus terribles effets de la colère de monseigneur. Adieu.

## SCENE V.

TOM-CRIC, seul.

Je tombe de mon haut? est-ce que je rêve donc? Vouloir que je la traite avec tout le respect que je dois à la Duchesse d'Athelvold, sous peine... est-ce à Fanny que je viens de parler? c'est qu'elle m'a dit cela d'un air... oui, ma foi, elle avait un air... là... comme si... Allons, allons, cela s'expliquera peut-être; prenons patience. Oh, oh, voici le Roi qui vient de ce côté avec monseigneur. Dépêchons-nous d'aller achever nos préparatifs pour la présentation du tribut. ( *en s'en allant.* ) Fanny, Duchesse d'Athelvold. ( *il sort.* )

## SCENE VI.

ARDULPH, EDGAR, ATHELVOLD, Officiers, Gardes.

EDGAR.

Je suis enchanté, mon cher Athelvold, de tout ce que je vois ici, ce séjour est charmant.

ATHELVOLD.

Je l'avais long-tems négligé, sire.

ARDULPH.

C'est l'assemblage de toutes les beautés champêtres.

EDGAR.

La nature n'a pas fait seule tous les frais. Les jardins, l'intérieur du château, annoncent aussi le goût du maître.

ATHELVOID.

Votre Majesté me traite avec une extrême indulgence.

EDGAR.

Ce qui n'est pas non plus à dédaigner, c'est cette réunion de jeunes beautés qui s'est offerte sur mon passage. Qu'en dis-tu, Ardulph ?

RADULPHE.

C'est-là, surtout, sire, qu'Athelvold a fait preuve de goût et s'est montré connaisseur.

ATHELVOID.

Dans cette solitude où vit la Duchesse, j'ai dû rassembler autour d'elle une société qui lui fût agréable.

ARDULPH.

Sans doute, et quand vous venez la voir, il vous est doux de la trouver aussi agréablement entourée.

EDGAR, souriant.

Allons, Ardulph, point de méchanceté.

ARDULPH.

Pardon, sire, c'est que je songeais au portrait qu'Athelvold nous a fait de son épouse.

EDGAR.

C'est par modestie, j'imagine.

ARDULPH.

Certainement. Athelvold veut nous ménager le plaisir de la surprise : car si l'on en croit Essex et Bedford, qui avaient vu la Duchesse avant son mariage, c'est un miracle de beauté.

ATHELVOID, vivement.

Vous ne les avez pas cru, sire ?

EDGAR.

Non ; tu m'as assuré si positivement le contraire ! j'ai pensé que ces étourdis auront pu voir Malvina d'un point de vue où quelquefois l'illusion nous abuse ; mais sais-tu bien qu'ils ne veulent pas en démordre ? ils se sont déclarés les champions de Malvina, envers et contre tous.

ATHELVOID.

Voudraient-ils persuader à votre majesté que je l'eusse trompée.

EDGAR.

Que tu m'eusses trompé ! que tu te fusses exposé à tout ce que ma vengeance... non, Athelvold, je t'en crois incapable. Toi, m'avoir trompé ! l'idée seule m'en fait frémir !

ATHELVOID, à part.

Je dois donc me féliciter de l'expédient imaginé par Edouith.

EDGAR, riant.

Mais à quoi pensons-nous ? ( *bas à Athelvold, qu'il tire à l'écart.* ) Les champions de Malvina et personne autre à ma cour, ne savent la commission que je t'avais donnée. ( *haut.* ) Ils sont piqués, voilà tout, et ne veulent pas avoir le démenti.

ATHELVOLD

Voire majesté saura bientôt à quoi s'en tenir.

EDGAR

Je ne voudrais pas pour toi, cependant, qu'elle fût par trop disgraciée de la nature.

ATHELVOLD

Je vous l'ai dit, Sire, une beauté commune, l'esprit de même, du reste, excellent caractère, mais sans usage; simple, timide.... Je l'aperçois dans cette allée avec ses femmes. Je vais . . .

EDGAR

Va promptement, je suis impatient de lui rendre mes hommages.  
(*Athelvold sort.*)

## SCENE VII.

EDGAR, ARDULPH, ensuite EDOUIN.

ARDULPH

Athelvold fait déjà les honneurs de sa femme, comme un vieux mari.

EDGAR

Simple, timide! ce sera pour nous du neuf, au moins. Ah! ah! voilà enfin Edouin.

EDOUIN

Sire, j'ai peut-être beaucoup tardé; je croyais pouvoir vous rejoindre encore sur la route, mais pour ferrer mon cheval, j'ai eu affaire à l'ouvrier le plus mal-à-droit . . .

EDGAR

Il n'y a pas de mal, mon cher Edouin. Tu me parais bien fatigué.

EDOUIN

Sire, c'est que j'ai couru si vite . . . (*à Ardulph.*) Je mourrais d'envie de me trouver à la présentation de la Duchesse. J'arrive trop tard, sans doute.

ARDULPH.

Non, Edouin. Nous allons la voir pour la première fois ensemble.

EDOUIN

Ah! tant mieux. Je suis curieux de voir cette merveille tant vantée par Essex et Bedford, et si peu prisée de son époux.

EDGAR, regardant vers la coulisse.

La voilà, enfin. Eh! mais, elle paraît se faire prier beaucoup pour s'approcher. (*Riant.*) Sa démarche n'annonce pas une de nos élégantes de la cour.

ARDULPH

En effet, elle est passablement gauche.

EDOUIN, riant.

Tu n'y entends rien, Ardulph, ce sont là les grâces du comté de Devon.

EDGAR, souriant.

Doucement, messieurs, je vous ordonne de garder votre sérieux

## SCENE VIII.

ATHELVOLD, FANNY et les précédens.

( *Athelvold et Edouin se font des signes d'intelligence.* )

EDGAR

Je me félicite, madame, de l'avantage que ce jour me procure de faire votre connaissance, et de pouvoir complimenter Athelvold sur son choix.

FANNY, avec embarras.

Sire...

EDGAR

Me pardonnerez vous, madame, d'être venu vous surprendre?

FANNY

Votre Majesté....

EDGAR

Je n'ai pu résister plus long-tems au désir de vous présenter mes hommages.

FANNY

Sire, ce que vous daignez me dire est excessivement flatteur, mais je ne crois pas mériter... certainement, l'honneur que je reçois...

EDGAR

Je puis vous féliciter aussi, sans doute, d'avoir pour époux l'un des plus braves et des plus fidèles de mes serviteurs.

FANNY

Votre majesté pourrait ajouter, l'un des plus aimables seigneurs de sa cour. Je n'ai qu'un reproche à lui faire, c'est de venir trop rarement auprès de celle qu'il aime.

EDGAR

Vous ne pouvez pas ignorer, madame, que son service l'exige ainsi.

FANNY

Hélas! je le sais bien, Sire; mais un cœur vraiment épris s'accoutume difficilement. . . l'absence de l'objet qu'on aime...

EDGAR.

Je vois avec plaisir combien vous chérissez votre époux.

FANNY.

Ah! Sire, je serais bien ingrate, si je ne répondais pas.... Assurément on ne peut avoir pour son épouse plus d'attentions délicates, plus de soins empressés, plus d'amour, plus....

ATHELVOLD, à part.

Bon! que va-t-elle dire là?

EDGAR.

Comment donc, Athelvold, voilà un éloge de tes sentimens qui me charme.



ATHELVOLD, *embarrassé.*

Sire...

EDGAR.

Hions, allons, il ne faut pas rougir; madame est bien faite pour en inspirer de scriblables.

ATHELVOLD, *à part.*

La sotte, qui va m'attirer cette piquante ironie.

EDGAR.

Je suis étonné, madame, que le comte de Devon, votre père, n'ait point profité de cette alliance pour reparaitre à la cour. On l'y voyait constamment, m'a-t-on dit, sous les règnes de mes prédécesseurs.

ATHELVOLD, *à part.*

Comment répondra-t-elle à cela?

FANNY.

Sire, à son âge, on n'aime plus que la retraite et le repos.

ATHELVOLD, *à part.*

Hions, rien ne l'embarrasse.

EDGAR.

Il me paraît que sa fille partage son goût pour la solitude.

FANNY.

Sire, on se ressemble de plus loin. (*A part.*) Ah mon dieu! celui-là m'est échappé.

(*Edgar regarde Ardulph et Edwin.*)

Sire, je voulais dire à votre Majesté que ce champêtre asyle m'offre tout ce qui peut me plaire. La nature ici dans sa simplicité... la verdure des bois... le parfum des fleurs... (*A part*) Aillons, voilà que je m'embrouille.

EDGAR.

C'est délicatement pensé. Mais ne seriez-vous pas tentée de prendre un jour votre essor, en venant à ma cour: ce serait un moyen de voir plus souvent votre époux.

FANNY.

Sire, je serais infiniment flattée...

ATHELVOLD, *se hâtant de l'interrompre.*

Sire, la duchesse, élevée dans la retraite, préfère à tout l'innocente société de ses jeunes compagnes, et leurs jeux font ses plus doux délassemens.

FANNY.

Oui, Sire, nous dansons, nous chantons; et quand les soirées sont longues...

ATHELVOLD, *à demi-voix à Fanny.*

Mais, madame, songez que ces détails...

EDGAR.

Laisse donc, Athelvoid, je t'assure que je verrais volontiers un échantillon des danses et des jeux qui l'intéressent.

FANNY.

Oh mon dieu! bien volontiers, Sire, s'il ne faut que cela pour divertir votre Majesté, je vais...

Edgar.]

ATHELVOLD.

Sire, la duchesse ne sait pas que nous sommes convenus d'aller chasser ce loup que l'on cerne en ce moment. Ce divertissement, je crois, sera beaucoup plus du goût de votre Majesté.

EDGAR.

L'un n'empêche pas l'autre ; nous irons chasser le loup après la fête. (*A Fanny.*) Je vous en prie, madame...

FANNY.

J'y vais, Sire. Si vous n'êtes pas trop difficile vous serez content ; vous verrez.

(*Elle sort en regardant Athelvold.*)

ATHELVOLD.

Pardon, Sire, je vois dans les yeux de la duchesse qu'elle désirerait me parler un instant.

EDGAR.

Hé bien, va, mon cher Athelvold.

ATHELVOLD, *à part en sortant.*

J'avais besoin de ce prétexte pour aller respirer un peu. Craelle situation !

## SCÈNE IX.

EDGAR, ARDULPH, EDOUIN.

EDGAR.

Hé bien, messieurs, qu'en dites-vous ? la duchesse d'Athelvold n'est-elle pas charmante ?

EDOUIN.

Oui, Sire ; elle est surtout d'une ingénuité....

EDGAR.

Et son esprit ? n'en êtes-vous pas émerveillés comme moi ?

ARDULPH.

Je crois, Sire, qu'il ne lui manque que de savoir finir ses phrases, pour dire de fort jolies choses.

EDGAR.

Ce pauvre Athelvold !

ARDULPH

Mais, Sire, il n'est pas tant à plaindre, s'il est vrai qu'il soit épris de sa Malvina au point qu'elle vient de nous le dire elle-même.

EDGAR.

Voilà cependant celle. . . je ne puis m'empêcher de rire du plaisant tour qu'aurait pu me jouer Athelvold.

ARDULPH.

Comment donc, Sire ?

EDGAR.

Ma foi, il faut que je vous en fasse la confidence, mais c'est sous le secret, je vous en avertis. (*Hiant.*) Vous venez de voir la duchesse, hé bien, apprenez qu'elle a failli devenir votre reine, et

que si Athelvold avait vu la fille du comte de Devon des mêmes yeux que nos étourdis, il était chargé de la demander pour moi à son père.

ARDULPH.

Qu'entends-je? (*à part.*) C'est singulier!

EDOUIN.

Athelvold avait de trop bons yeux pour n'avoir pas jugé d'abord que Malvina ne convenait pas à votre majesté.

ARDULPH, *avec malignité.*

Mais elle lui a convenu, à lui.

EDOUIN.

Tu penses bien, Ardulph, que l'intérêt a été son seul motif.

EDGAR, *riant.*

Jugez quel eût été mon embarras, si Athelvold, usant de la plénitude de ses pouvoirs, avait conclu cette alliance avec le vieux comte, et m'avait amené sa fille. Aussi, je ne veux plus m'en fier à des rapports étrangers pour le choix de mon épouse. Je ne me déterminerai qu'après en avoir jugé par mes yeux.

EDOUIN.

Sire, cette détermination est peut-être déjà prise; du moins, si l'on en croit certain bruit....

EDGAR.

Bon ! parce que j'ai paru distinguer au dernier tournois la Duchesse de Cornouailles, vite vous établissez là-dessus vos conjectures. (*s'échauffant*) A la vérité, elle est charmante ! sa beauté est parfaite ; on n'a pas plus d'amabilité, de grâces, et en même tems une dignité plus imposante ; elle est adorable.

EDOUIN.

Sire, un pareil éloge ne peut que confirmer ce que nous n'avions fait que conjecturer.

EDGAR.

Hé bien, ce n'est que d'aujourd'hui que vous avez raison. La négociation de ce mariage a souffert quelques difficultés ; elles sont enfin levées, et dans huit jours Edgar pourra se dire le plus heureux des époux.

ARDULPH.

Sire, c'est de tout notre cœur que nous vous en félicitons.

EDOUIN, *à part.*

Fort bien, voilà ce que je desirais pour Athelvold.

(*Pendant l'a-parté d'Edouin, Edgar et Ardulph vont regarder dans le fond.*)

EDGAR.

Ah ! voilà l'aimable duchesse qui nous amène ses jeunes amies — mais pour ne pas démentir notre réputation de galanterie, empressons-nous d'aller au-devant d'elle, et de lui offrir la main. Attendez-moi, messieurs.

(*Il sort.*)

## SCÈNE X.

ARDULPH, EDOUIN.

ARDULPH.

Edouin, que dis-tu de la conduite d'Athelvold dans la commission délicate dont le roi l'avait chargé ?

EDOUIN.

Je dis qu'il a bien fait, en évitant au roi l'éclat scandaleux qu'aurait produit sans doute le désaveu de sa négociation.

ARDULPH.

Je crois plutôt que le roi n'aurait rien désavoué.

EDOUIN.

Comment ? tu as vu, tu as entendu la duchesse, et tu peux croire qu'une pareille femme...

ARDULPH.

N'est point la duchesse.

EDOUIN. *d part.*

Il me fait trembler ! ( *Haut* ) Eh ! mais, mon cher Ardulph, ta supposition...

ARDULPH.

N'est point sans vraisemblance, mon ami. Tombe-t-il sous le sens que par un motif de vil intérêt, Athelvold aurait épousé une femme qui conviendrait tout au plus à son maître-d'hôtel.

EDOUIN.

En effet, tu m'ouvres les yeux. Je m'étonne maintenant que la même idée ne me soit pas venue.

ARDULPH.

Voilà peut-être une bonne occasion d'abattre l'orgueil de cet insolent favori. Il serait plaisant de déterminer sa disgrâce dans son propre château, et au moment où il jouit de la marque la plus signalée de la faveur du monarque.

EDOUIN.

Oui, cela serait tout à fait plaisant. ( *À part.* ) Pêrô de courtesan !

ARDULPH.

Commençons par insinuer notre soupçon dans l'esprit du roi. Je m'en charge, et je vais lui en parler pendant la fête.

EDOUIN, *vivement.*

Doucement, doucement, craignons de nous compromettre ; avant de parler au roi, ne pourrions-nous pas tâcher de convertir ce soupçon en certitude ?

ARDULPH.

Oui, cela vaudrait mieux. Mais comment... Ah ! écoute, mon cher Edouin : j'ai rencontré tout à l'heure l'un des gens d'Athelvold qui a été naguère à mon service ; il me dira, j'en suis sûr, toute la vérité ; sa discrétion, je le connais, ne tiendra pas contre un peu d'or. Je le retrouverai sûrement. Alors si ce que nous pré-

sumons se vérifié, nous voilà forts, et la chute d'Athelvold est certaine.

EDOUIN.

Oui, c'est cela. (*à part.*) S'il pouvait ne pas rencontrer cet homme ! Le Roi une fois parti de ce château, Athelvold est sauvé. (*à Ardulph*) Voilà la Duchesse.

## SCÈNE XI.

FANNY, EDGAR, ATHELVOLD, EDOUIN, ARDULF, BETZI, Officiers, Gardes, jeunes Filles et Danseurs

EDGAR, *donnant la main à Fanny.*

Pourquoi donc, madame, votre main tremble-t-elle dans la mienne ?

FANNY.

Sire... certainement ce n'est pas la crainte... mais j'étais si loin de m'attendre qu'au grand prince daignerait aujourd'hui...

EDGAR.

De grâce, madame, ne nous occupons que de votre fête.

*(Il veut la faire asseoir à côté de lui sur le trône de verdure; elle fait également des signes pour forcer le Roi à s'asseoir le premier. Edgar se rasseoir. Fanny s'assied après lui. Mais elle craint de le toucher et tien le moins de place qu'elle peut. Le divertissement commence. Les jeunes filles viennent agrir des bouquets à Edgar, etc.)*

EDGAR, *se levant après le ballet, à Fanny.*

Madame, je suis très-satisfait. Je conçois maintenant tout ce que vous pouvez trouver d'agrémens dans cette solitude. (*À Athelvold.*) Athelvold, va tout disposer pour la chasse, nous allons partir.

ATHELVOLD.

Oui, Sire. (*À part.*) Pourvu que cette fille, pendant mon absence...

(*Il sort.*)

ARDULPH, *à part.*

Nous, de notre côté, allons aux informations. (*Il sort.*)

EDGAR, *se retournant au bruit qu'on fait au dehors.*  
Que se passe-t-il là-bas ?

## SCÈNE XII.

Les Précédans, excepté Athelvold et Ardulph; un Officier.

L'OFFICIER *à Edgar.*

Sire, une troupe de gens armés vient de se présenter à la porte du

... voulaient en forcer l'entrée, mais vos gardes les ont  
bravement repoussés.

EDGAR.

Qu'est-ce que cela signifie ?

L'OFFICIER.

Un vieillard, qui était à leur tête, demande avec beaucoup d'arrogance à être au moins introduit seul. Il veut parler à madame la Duchesse.

FANNY, *vivement à l'officier.*

Madame la Duchesse n'est point au château.

EDGAR.

Comment donc, madame ?

FANNY.

Je veux dire que je n'y suis pas, pour des gens qui se présentent de cette manière, cela me fait trop peur,

EDGAR.

Vous n'avez rien à craindre avec nous. (*À l'officier.*) Allez, qu'on introduise ce vieillard. (*L'officier sort.*)

FANNY, *à part.*

Si c'était quelqu'un qui connût madame !

EDGAR.

Je ne conçois pas par quelle audace cette troupe armée, ..  
voici cet homme.

FANNY, *à part.*

Ah! mon dieu! c'est le vieux de ce matin. Il a dit justement qu'il  
connaissait madame. Si je pouvais disparaître!

(*Elle se mêle parmi les jeunes filles, et finit par disparaître tout-à-fait.*)

### SCENE XIII.

Les Précédens, excepté Fanny; LOREDAN.

EDGAR, *à Lorédan.*

Vieillard, que demandes-tu ?

LOREDAN.

Eh parbleu, je demande . . . (*Regardant autour de lui.*) Où est-elle donc ?

EDGAR.

Téméraire, respecte ton Roi, et réponds à l'instant.

LOREDAN, *interdit.*

Le Roi! vous!

EDGAR.

Oui, que demandes-tu ?

LOREDAN.

Sire, justice et vengeance.

( 39 )

EDGAR.

Et c'est les armes à la main que tu demandes justice ! qui es-tu ?

LORÉDAN.

Je suis Lorédan, comte de Devon.

EDOUIN, *à part.*

Juste ciel !

EDGAR.

Vous, le comte de Devon ! et c'est vous qui venez en furieux attaquer le château de votre gendrel c'est un père qui vient porter la terreur dans la paisible retraite de sa fille !

LORÉDAN.

Dites, qui vient briser les portes de sa prison.

EDGAR, *bas à Edouin.*

Cet homme extravague.

EDOUIN.

Sire, je l'ai pensé d'abord.

EDGAR, *haut.*

Mais, qu'est donc devenue la Duchesse ? qu'on la cherche, et qu'on l'avertisse que c'est son père qui la demande.

EDOUIN.

J'y vais moi-même, Sire.

EDGAR.

Oui, allez, Edouin.

EDOUIN, *à part.*

Tâchons en même tems de prévenir Athelvold. *(Il sort.)*

## SCENE XIV.

Les Précédens, excepté Edouin.

EDGAR.

Allons, Lorédan, expliquez-moi le motif de votre étrange démarche.

LORÉDAN.

Sire, j'avais une fille, l'espoir et l'orgueil de son père, l'honneur de son sexe et de son pays, sa beauté méritait une couronne, et quoiqu'au printems de son âge, son esprit égalait sa beauté.

EDGAR, *à part.*

Il fat que l'amour paternel soit bien aveugle.

LORÉDAN.

Le duc d'Athelvold rechercha ma fille, et obtint son aveu et le sien ; mais au lieu de traiter son épouse avec les égards dus à sa naissance, à sa beauté, le traître l'a reléguée dans ces forêts, et l'enferme dans ce château.

EDGAR.

Est-ce là tout, Lorédan ?

LORÉDAN.

N'en est-ce pas déjà trop, Sire?

EDGAR.

Eh bien, il n'était pas nécessaire de déployer cet appareil guerrier. Votre paix sera bientôt faite avec Athelwold, quand vous saurez que votre fille n'a bûte ici que par son propre choix.

LORÉDAN.

Par son propre choix ! je ne puis le croire. Ah ! Sire, que ne l'avez-vous vue plutôt, ma chère Malvina, vous auriez jugé qu'elle était faite pour être l'ornement de la cour la plus brillante.

EDGAR.

Je viens de la voir, Lorédan ; mais vous êtes père, et je ne puis blâmer votre admiration pour elle. Athelwold, sans la louer autant, la rend heureuse. Vous ne devez pas en desirer davantage.

LORÉDAN.

Vous l'avez vue, Sire, et vous en parlez ainsi !

EDGAR, *souriant.*

Oui, nous l'avons vue et entendue.

LORÉDAN, *à part.*

Que signifie cette ironie ?

EDGAR.

Comte de Devon, vous allez embrasser votre fille ; vous apprendrez d'elle même à mieux apprécier votre gendre. Tâchez de calmer votre agitation ; je veux bien vous pardonner votre attaque indiscrette et votre démarche irréfléchie.

LORÉDAN, *à part.*Il me pardonne ! est-ce assez d'humiliation ! *(Il reste absorbé.)*

## SCENE XV.

Les Précédens, FANNY, EDOUIN.

FANNY, *bas à Edouin en entrant.*

C'est bon, c'est bon, j'ai très-bien compris. *(accourant à Lorédan les bras ouverts.)* Ah ! mon père . . . *(s'arrêtant et se retournant à Edouin.)* Eh mais ce n'est pas lui. *(Edouin feint la surprise.)*

EDGAR, *à part.*

Qu'entends-je ?

FANNY, *bas à Edouin.*

C'est cela, n'est-ce pas ?

EDGAR.

Qu'est-ce donc, Lorédan ? votre fille est devant vous, et vous ne la recevez pas dans vos bras.

LORÉDAN, *sortant de son accablement.*Ma fille ! *(Edgar lui montre Fanny.)* Là ! ma fille !*(Il reste devant elle tout stupéfait.)*



EDOUIN.

Quoi, madame la Duchesse, ce n'est pas là votre père?

FANNY.

Eh! mon vraiment.

LORÉDAN.

Madame la Duchesse! malheureuse, tu oses te dire l'épouse d'Athelvoid.

FANNY, *a Edouin.*

Est-ce à moi qu'il parle?

EDOUIN, *d Lorédan.*

Qui que vous soyez, respectez la duchesse d'Athelvoid.

LORÉDAN.

La duchesse d'Athelvoid! ô Malvina, ô ma fille chérie! qu'est-tu donc devenue? (*à Fanny.*) La duchesse d'Athelvoid! réponds-moi, qu'a-t-on fait de ma fille?

FANNY.

De votre fille? . . Vous parlez de Malvina, c'est moi qui suis Malvina.

LORÉDAN.

Toi, Malvina!

EDGAR.

Madame, cet homme n'est donc point le comte de Devon?

FANNY.

Lui, le comte de Devon! je ne le connais pas du tout, Sirez

LORÉDAN.

O comble de l'effronterie et de la scélératesse! je ne suis pas le comte de Devon!

FANNY.

Mais où donc est mon époux? qu'il vienne bien vite le confondre.

EDGAR.

En effet, pourquoi Athelvoid n'est-il pas encore ici?

EDOUIN.

Sire, je l'ai cherché. Un de ses gens m'a dit qu'il venait de partir, pour aller dans la forêt, s'assurer de l'exécution de ses ordres, et que nous le retrouverions au rendez-vous de chasse qu'il a indiqué.

EDGAR.

Il ne fait que nous quitter, et il est déjà parti!

LORÉDAN.

Il est parti! le traître! sans doute parce qu'il n'oserait soutenir devant moi.. je ne suis pas le comte de Devon! J'étouffe d'indignation et de fureur!

EDGAR.

Doucement, vieillard trop emporté, ce n'est point sur ce ton que vous saurez me convaincre que vous êtes Lorédan. Mais

parlez, avez-vous quelque marque, quelque titre de créance, des preuves enfin ?

LORÉDAN.

Non, Sire. Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de prendre cette précaution. Mais n'est-il point parmi vos gardes quelques vieux guerriers qui aient servi sous Adelstan ou sous Edmond ? ils reconnaîtront ce Lorédan qui les a tant de fois conduits à la victoire. (*Il les regarde.*) Allons, pas un ! pas un ! jeune monarque, jeunes courtisans, jeunes soldats, vous ne connaissez de Lorédan que le nom et les exploits. Mais, Sire, vous demandez des marques, des titres de créance. (*découvrant sa tête.*) Voilà, voilà le coup de hache que je reçus en plantant la bannière d'Adelstan sur les remparts d'Edimbourg. (*découvrant sa poitrine.*) Voilà le coup de lance dont le féroce Oger devait percer Edmond, votre père ; je fis de mon corps un bouclier pour Edmond et je sauvai mon Roi ! Ah ! que ne suis-je mort sur le champ de bataille ! j'ai trop vécu ! . . . Méconnu, outragé, traité comme un vil imposteur, privé de ma fille chérie, tremblant sur le sort qui lui est réservé, la vie n'est plus pour moi qu'un odieux fardeau.

EDGAR, *à part.*

Quel accent de vérité perce dans ses discours ! cependant cette troupe armée dont il était suivi . . . Je m'y perds.

FANNY, *à part.*

Mon dieu ! mon dieu ! que je voudrais être loin d'ici !

LORÉDAN.

Mais où donc est ma fille ? qu'on me rende ma fille, et qu'Athelvoid . . .

EDGAR, *à Lorédan.*

Ecoutez : nous partons pour la chasse ; trouvez bon que je vous consigne dans ce château jusqu'à notre retour. Alors Athelvoid vous verra, et il n'hésitera pas à vous reconnaître, si vous êtes ce que vous dites.

LORÉDAN.

C'est ce que je demande, Sire. Oui, j'attendrai Athelvoid.

EDGAR.

Edouin ? (*il lui parle bas.*) Tu vas le consigner à toutes les issues et tu viendras nous rejoindre à la chasse. (*à part.*) En vérité, je ne sais que penser de cet homme !

EDOUIN, *à part.*

Tâchons plutôt de l'envoyer chez Péters, il y verra sa fille qui saura peut-être . . . (*à Lorédan.*) Souffrez que je vous conduise au château.

LORÉDAN.

Oui, je vous suis. (*à Edgar.*) Edgar, je t'ai demandé justice contre Athelvoid ; à ce soir donc, et tu seras forcé de me la rendre. (*à lui-même en sortant.*) O ma fille qu'es-tu devenue ?

(*Il sort avec Edouin.*)

## SCÈNE XVI.

ARDULPH, EDOUIN, FANNY, Officiers et Gardes.

EDGAR.

L'étrange caractère! (*A Ardulphe qui arrive précipitamment.*)  
Où étais-tu donc, Ardulph, quand cet homme . . .

ARDULPH, *bas à Edgar.*

Sire, on vous trompe. Cette femme n'est point la Duchesse.

EDGAR.

O ciel! es-tu bien sûr . . .

ARDULPH.

Oui, Sire. Un valet d'Athelvoïd qui fut à mon service..

EDGAR, *regardant Fanny.*

Un moment. (*a part.*) S'il est ainsi, je veux que cette femme...  
(*a Fanny*) Madame, je vous prie d'aller vous disposer à nous  
accompagner à la chasse.

FANNY.

A la chasse, Sire! et à la chasse aux loups!

EDGAR.

Oui, vous viendrez. Je vous en prie.

FANNY.

Sire, j'obéis. (*a part en sortant.*) Bonté du ciel! où me suis-je  
fourrée?

## SCÈNE XVII.

EDGAR, ARDULPH, Officiers et Gardes, dans le fond, ensuite Jeunes Filles.

EDGAR.

Eh bien, Ardulph?

ARDULPH.

J'ai tout appris de l'homme dont je vous parlais. Il vient justement de conduire la véritable Duchesse, vêtue en paysanne, chez un fermier, nommé Péters, dont la maison est dans la forêt, à une grande distance du rendez-vous qu'Athelvoïd a fixé pour la chasse. J'ignore qui a pu prévenir Athelvoïd de votre arrivée, mais il paraît constant, d'après le stratagème qu'il emploie pour vous tromper, Sire, que la Duchesse mérite tous les éloges qu'on vous en avait faits.

EDGAR.

Ah! que viens-tu m'apprendre? ce vieillard qui avait déjà éveillé mes soupçons, est donc en effet le père de la Duchesse? Voilà donc pourquoi Athelvoïd s'est empressé de se soustraire à sa vue! le perfide! comment a-t-il pu se flatter que son attentat

resterait toujours enseveli dans l'ombre du mystère? et je l'appellais mon ami!

ARDULPH.

Qu'ordonnez-vous, Sire?

EDGAR, *réfléchissant.*

Oui... je veux voir jusqu'où le traître... Partons pour la chasse, mais garde le silence, mon cher Ardulph, imagine un prétexte pour changer le lieu du rendez-vous; qu'il soit à la ferme de Péters.

ARDULPH.

Je vous comprends, Sire?

EDGAR.

Laissons ici Lorédan. Ce singulier homme nous échapperait peut-être, et c'est ce qu'il importe d'empêcher. Va chercher la fausse Duchesse, et tu nous rejoindras avec elle: sa présence pourra n'être pas inutile. Partons,

ARDULPH, *a part, en sortant.*

Insolent favori! te voilà pris dans tes filets.

(*Edgar s'éloigne avec toute sa suite. Les jeunes filles accourent pour le voir en aller.*)

*Fin du second acte.*

---

## ACTE III.

*Le Théâtre représente la forêt. A gauche est un bâtiment dépendant de la ferme de Péters.*

---

### SCENE PREMIERE.

PETERS, seul, sortant de la ferme et se retournant vers sa porte.

Restez, madame, je vais voir... ( Il écoute, et l'on entend dans le lointain le bruit du cor. ) Oui, ma foi, c'est bien le cor : nous ne nous étions pas trompés. Si la chasse allait revenir par-ici ! ( Il écoute encore : bruit de cor plus éloigné. ) Allons, cela s'éloigne, rassurons-nous. Et puis c'est de l'autre côté de la montagne qu'est le rendez-vous : madame la Duchesse est chez moi parfaitement en sûreté : en tout cas, si quelqu'un de la chasse l'apercevait, elle est ma nièce Fanny, c'est convenu. ( Il va pour rentrer, mais il se retourne en voyant venir Tom-cric. )

### SCENE II.

PETERS, TOM-CRIC.

PETERS.

Ah ! c'est toi, Tom-Cric. Eh bien, le loup ?

TOM-CRIC.

Il court encore ; mais ce n'est pas de ce côté. Il n'échappera pas, je l'espère. J'aurai mon compte, mon cher Péters, j'aurai mon compte.

PETERS.

Il faut convenir que le Roi a eu là une drôle d'imagination, en établissant cette taxe.

TOM-CRIC.

C'est très-bien imaginé, ma foi, quand on aura tué tous les loups...

PETERS.

Il n'y en aura plus, c'est clair, et alors ils ne mangeront plus nos moutons.

TOM-CRIC.

Sans doute. Et quand ces pauvres moutons ne seront plus mangés des loups...

PETERS.

Nous les mangerons, nous.

TOM-CRIC.

Ah! oui... c'est cela, c'est cela. ( *ramenant Pétors sur le devant.* ) Ecoutez donc, maître Pétors, que je vous dise le tourment qui me tracasse. Je crois que mon mariage est bien avanturé.

PÉTORS.

Comment ?

TOM-CRIC.

Il m'est défendu d'en parler; mais je peux vous le dire, à vous qui êtes un homme... suffit. Voilà ce que c'est. N'ai-je pas trouvé tantôt Fanny toute brave et toute pimpante des plus beaux habits de la Duchesse? puis sans vouloir m'en dire la raison, elle m'a planté là tout ahuri et tout sot d'une pareille vision. Eh bien, on vient de m'apprendre qu'elle avait été présentée au Roi dans cet accoutrement là, que le Roi lui avait fait accueil et l'avait fait asseoir à côté de lui, pendant la fête.

PÉTORS.

Ah! le Roi lui a fait accueil; ( *à part.* ) C'est bon cela.

TOM-CRIC, *soupirant.*

Ah mon dieu, oui. Là, demandez-moi ce que cela signifie.

PÉTORS.

Qu'est-ce que cela te fait ?

TOM-CRIC.

Comment ce que cela me fait! d'abord cela me fait qu'Edgar, tout bon roi qu'il est, est un egrillard qui n'a pas non plus de conscience pour les jolies filles, que je n'en ai pour les loups, moi. Cela me fait qu'il peut lui venir une fantaisie pour Fanny; et vous sentez bien que Fanny n'est pas de force à envoyer promener un roi qui lui en conterait.

PÉTORS.

Ah, ah! mon pauvre ami, tu peux être en repos, le Roi ne te jouera pas ce mauvais tour-là. ( *il rentre dans la ferme.* )

## SCÈNE III.

TOM-CRIC, Montagnards, ensuite jeunes Filles des environs.

TOM-CRIC.

Pétors a raison : ce n'est pas à Fanny que le Roi s'adressera pour... allons, allons, vive la joie. ( *il va pour sortir.* ) Oh oh! que viennent faire ici nos rabatteurs? Eh bien, eh bien, vous autres, vous quittez vos postes.

UN MONTAGNARD.

Bon! le loup a pris sa course vers les grandes fondrières, et nos camarades gardent le cercle de ce côté-là.

TOM-CRIC.

Oh bien, s'il est ainsi, reprenons haleine. Je n'en puis plus moi : depuis ce matin, j'ai tant couru... si la maligne bête s'avise de revenir par ici, le bruit du cor nous en avertira.

## LE MONTAGNARD.

Oui, oui, pas de danger. (*tirant sa gourde.*) Veux-tu boire, Tom-Cric ?

TOM-CRIC.

Volontiers, parbleu ! (*Tom-Cric boit. Ensuite la gourde passe de main en main.*) Ah ça, mes amis, il faut que je vous prévienne d'une chose, le rendez-vous de la chasse est changé, c'est ici qu'il aura lieu, et non pas où monseigneur l'avait d'abord désigné.

LE MONTAGNARD.

Où donc ça ?

TOM-CRIC.

Je n'en sais rien. On dit que c'est le Roi lui-même, qui l'a décidé ainsi, sur le rapport d'un de ses officiers. Quoiqu'il en soit, ne manquez pas de vous y trouver, pour faire voir au Roi comment sont faits les intrépides exécuteurs de sa loi contre les loups.

LE MONTAGNARD.

C'est dit ; là-dessus, bois encore un coup, et répète-nous ta chanson *au loup*. Nous voulons la savoir.

TOUS.

Oui, oui, la chanson : *au loup ! au loup !*

TOM-CRIC, après avoir bu.

Eh bien, oui, je le veux bien. Ceux qui nous entendront de loin chanter le refrain, croiront que c'est le loup qui revient par ici. (*il chante.*)

Bergers, avec vos chiens fidèles,  
Veillez sans cesse à vos troupeaux.  
Le loup rôde et ses dents cruelles  
Menacent vos tendres agneaux.  
Qu'attentif au signal d'alarmes,  
Le chasseur court avec ses armes  
Dès qu'il entend crier : *au loup !*  
Courez, qu'il tombe au premier coup,  
Au loup ! au loup ! au loup !

(*A ce premier refrain, des jeunes filles accourent et les montagnards les font danser.*)

Sans nulle peur, la jeune Annette  
Avec un loup nommé Colas,  
Le soir allait sous la condrette,  
Et le loup ne la mordait pas.  
J'entends marcher, dit la bergère,  
Ah ! sauvons-nous ! (*c'était son père,*  
*Pour nos amans c'était le loup.*)  
Courez, qu'il tombe au premier coup.  
Au loup ! au loup ! au loup.

Madelon, au clair de la lune,  
Avec Richard causait souvent,  
Quand son époux, sans crainte aucune,  
Au cabaret était content.

Catau, dit-elle à sa servante,  
Sois attentive et surveillante,  
S'il revient, tu crieras : au loup !  
Courez, qu'il tombe au premier coup :  
Au loup ! au loup ! au loup !

(Ce dernier refrain est interrompu par le bruit du cor et des cris : au loup ! qui viennent de derrière le théâtre.)

TOM - CRIC.

Là ! entendez-vous, camarades ? à peine on parle du loup que... vite, vite à vos postes, et malheur à vous si vous le laissez échapper.

(Les jeunes filles s'enfuient ; les montagnards sortent, en courant, de divers côtés. Tom-Cric ramasse précipitamment son arc, et court de son côté.)

## SCENE IV.

PETERS, FANNY, en amazone.

PETERS, sortant de la ferme.

N'ai-je pas entendu crier au loup ! Eh ! mais n'est-ce pas Fanny que je vois accourir ?

(Fanny accourt, en regardant derrière elle à plusieurs reprises.)

FANNY, hors d'haleine.

Ah ! c'est vous, mon oncle ! . . . Ah !

PETERS.

Qu'est-ce donc, Fanny ?

FANNY.

Un moment. . . un moment. . . que je respire.

PETERS.

Allons, allons, remets-toi, j'attendrai.

FANNY.

J'ai vu le loup, mon oncle, j'ai vu le loup ! il était sur mes talons, et bien m'en a pris. . . (se retournant) et tenez, tenez, le voilà.

(On voit, à travers les arbres du fond, un loup passer rapidement, poursuivi par quelques chasseurs.)

PETERS, d Fanny qui se serre contre lui.

N'aie pas peur, n'aie pas peur, il est déjà loin.

FANNY.

Ah mon dieu ! la vilaine bête !

PETERS.

Par quel hasard es-tu venue à la chasse ?

FANNY.

Le roi l'a voulu. Ah ça, et madame la Duchesse ?

PETERS.

Elle est là.

FANNY.

Je me suis échappée pour la prévenir que le rendez vous de chasse est ici.



PETERS.

Eh mon dieu!

FANNY.

C'est encore le roi qui l'a voulu.

PETERS.

Mais madame ne peut plus rester chez moi sans danger.

FANNY.

Entrons chez vous, et nous verrons. . . . ( *elle va pour entrer, et revient.* ) Savez-vous, mon oncle, qu'il s'en est peu fallu, ce matin au château. . . Tout allait bien d'abord; le Roi me disait les plus jolies choses du monde, j'en répondais de mon côté dont il paraissait tout émerveillé ( il est vraiment aimable, ce roi Edgar ). Mais ne voilà-t-il pas un homme qui arrive là comme une bourrasque, et qui. . . . Entrons, que j'aie à conter tout cela à madame.

( *Elle entre dans la ferme.* )

PETERS, prêt à suivre Fanny, se retourne.

Oh! oh! quel est cet étranger que je vois venir d'un pas précipité?

## SCÈNE V.

PETERS, LOREDAN, ensuite FANNY.

LOREDAN.

Dites-donc, l'ami, n'est-ce pas là la maison du fermier Péters?

PETERS, hésitant.

Oui. . . c'est ici; c'est moi qui suis Péters.

LOREDAN, à part.

Bon! on m'a bien indiqué. ( *haut.* ) La duchesse d'Athelvold est chez toi, je veux lui parler.

PETERS, à part.

O ciel!

LOREDAN, à part.

Nous verrons si, comme le prétend Édouin, elle saura me justifier la conduite d'Athelvold.

PETERS, à part.

Ah! je comprends, il est de la chasse, et c'est la duchesse Fanny qu'il demande.

LOREDAN, à Péters.

Hé bien, tu hésites!

PETERS.

Non, pas du tout; je vais vous annoncer. Votre nom, s'il vous plaît?

LOREDAN.

Mon nom? parbleu je. . . .

PETERS.

Eh tenez, la voilà, madame la Duchesse!

FANNY, *entrant.*

Allons donc, mon oncle, nous vous attendons pour convenir ensemble. . . . (*apercevant Loredan.*) Ah mon dieu!

(*Elle se sauve dans la ferme.*)

LOREDAN,

Que vois-je ? encore cette. . . .

## SCÈNE VI.

PETERS, LOREDAN.

PETERS.

Eh mais, qui êtes-vous donc ? pour causer un tel effroi à madame la Duchesse.

LOREDAN, *furieux.*

A madame la... Mais entrons, et hâtons-nous d'éclaircir...

PETERS, *se jetant devant sa porte.*

Vous n'entrerez pas, que vous ne m'avez dit votre nom.

LOREDAN.

Par-la ventrebieu, j'entrerais, et je ne te dirai pas mon nom.

MALVINA, *dans la coulisse.*

Mon père!

LOREDAN.

N'est-ce pas sa voix ? (*regardant dans la porte.*) Ah ! c'est elle.

MALVINA, *accourant dans les bras de son père.*

Mon père!

LOREDAN.

Ma fille ! te voilà donc enfin. Je tremblais que les scélérats...

(*Il l'embrasse.*)

PETERS, *à part.*

Son père!

MALVINA.

Laisse-nous, Péters.

(*Péters sort.*)

## SCÈNE VII.

MALVINA, LOREDAN,

LOREDAN.

Que signifie donc ce travestissement, Malvina ? que signifie surtout cette femme que j'ai trouvée en ta place au château, et qui vient encore à l'instant de s'offrir à mes yeux ? Athelvold aurait-il mis le comble à sa déloyauté ?

MALVINA.

Mon père, n'accusez pas Athelvold ; il est toujours pour votre Malvina le plus fidèle et le plus tendre des époux.

LOREDAN.

Et quoi ? tu peux pardonner à cet époux l'humiliant abandon où il me laisse !

MALVINA.

Ce que vous appelez mon abandon, lui est commandé par la plus impérieuse nécessité.

LOREDAN

Est-ce aussi, par une impérieuse nécessité, que j'ai reçu dans son château l'affront le plus sanglant? Je crois venir embrasser ma fille, on me présente au lieu d'elle, une malheureuse parée de son titre et de son nom, on me méconnaît; l'indignation me transporte, on en rit, je demande ma fille, personne ne répond; mais un officier qu'on nomme Edouin, prend pitié de mon désespoir, et m'indique cette ferme où je te retrouve, enfin. Est-ce ainsi, Malvina, que ton père devait être accueilli au château d'Athelvoid?

MALVINA

Mon père, veuillez, je vous en conjure, n'en point imputer la faute à mon époux; s'il eut été présent . . .

LOREDAN

Et pourquoi ne l'était-il pas? pourquoi n'est-il pas venu m'épargner cet outrage! Ma chère Malvina, fille digne d'un meilleur sort, explique-moi donc le mystère de tout ce qui ne cesse de choquer aujourd'hui mes yeux.

MALVINA.

Hélas! mon père, votre arrivée a falli tout perdre, et sans le savoir, c'était le coup de la mort que vous veniez apporter à votre fille.

LOREDAN

Que dis-tu? mais, qui veut-on tromper?

MALVINA

Edgar.

LOREDAN

Le Roi!

MALVINA

Apprenez tout, mon père. C'était par l'ordre d'Edgar, qu'Athelvoid était venu au château de Devon, c'était pour Edgar et non pour lui qu'il devait vous demander ma main.

LOREDAN

Qu'entends-je? c'est donc par le plus infâme mensonge, que le traître t'a dérobé la couronne de l'Angleterre!

MALVINA

Mon père...

LOREDAN

Eh quoi! voudrais-tu justifier un pareil crime? quand il n'y a pas de supplice... Le misérable! au lieu de tomber humblement aux pieds de sa souveraine, il ose élever ses désirs jusqu'à elle et consommer sa détestable trahison!

MALVINA

Athelvoid n'est pas le seul coupable: je l'adore, oui, mon père, la première fois qu'il parut à mes yeux, mon cœur vola au-de-

vant du sien, et si dès-lors il m'avait mis dans sa confiance, je serais avec joie devenue sa complice.

LOREDAN.

O ciel! est-ce la fille de Loredan que j'entends parler ainsi? La couronne qu'ont portée tes ancêtres al'ait revenir sur ta tête, un odieux artifice te la ravit, et c'est ainsi que tu te montres jalouse de ta gloire, de la mienne, de celle de tous les nobles ayeux! Fille indigne de moi, je ne te connais plus.

MALVINA.

Ah! mon père, Athelvoid n'est-il pas mon époux? le ciel n'a-t-il pas entendu mes sermens? ne les avez vous pas consacré vous-même, en bénissant notre union?

LOREDAN.

Ah! maudit soit le jour où je formai cette alliance! (*A lui-même.*) Elle aurait été reine! (*A Malvina.*) Ma fille, des nœuds tissés par la fraude doivent être rompus.

MALVINA.

Ah! jamais, mon père.

LOREDAN.

Abjure un amour insensé.

MALVINA.

Abjurez une aveugle colère.

LOREDAN.

Qu'Athelvoid soit puni.

MALVINA.

Unissez-vous à moi pour le sauver.

LOREDAN.

Moi! le sauver!

MALVINA, *rapidement.*

Le roi va venir ici même avec la chasse. Toute la grâce que j'implore de vous, c'est de ne point détruire par votre présence l'effet que nous attendons de notre stratagème. Si votre arrivée a fait naître des soupçons, votre éloignement les aura bientôt dissipés, et vous ne serez plus pour Edgar qu'un inconnu qu'il n<sup>o</sup> doit jamais revoir.

LOREDAN.

Tu oses me proposer . . . non. Le roi va venir, dis-tu? Eh bien, je l'attends.

MALVINA.

O ciel! c'est donc ma mort que vous voulez! (*Pleurant.*) Et moi, grand dieu! qui croyais être encore aimée de mon père!

LOREDAN.

Tu pourrais en douter, ma fille! toi, l'unique objet de ma tendresse! faut-il mon sang pour assurer ton honneur, parle, je suis prêt à le répandre.

MALVINA.

Il ne faut que vous dérober à la vue d'Edgar.

(*Bruit de cors.*)

Dieu! voici la chasse! (*Serrant son père dans ses bras.*) Mon

père ! mon père ! par pitié, laissez-vous fléchir, éloignez-vous, si vous ne voulez me voir expirer à vos yeux.

LORÉDAN, *attendri.*

Laisse-moi ; laisse-moi . . . ( *à part.* ) Ah ! que le cœur d'un père est faible devant son enfant en pleurs !

( *Nouveau bruit de cors.* )

MALVINA, *avec effroi.*

Mon père, on s'approche ! dites-moi, si c'en est fait de votre Malvina.

LORÉDAN.

Tu le veux . . . ( *Il l'embrasse.* ) adieu.

MALVINA, *le retenant, et d'un ton suppliant.*

Et mon époux ?

LORÉDAN.

Ton époux ! . . . m'éloigner en ce moment n'est-ce point . . . adieu. ( *à part en sortant.* ) Elle aurait été reine !

## SCENE VIII

FANNY, MALVINA.

FANNY, *avançant doucement sa tête à la porte.*

Ah bon ! il n'est plus là. ( *S'approchant.* ) Eh bien, madame ?

MALVINA.

Ma chère Fanny, mon père s'est laissé fléchir ; il est parti.

FANNY.

Bon voyage.

MALVINA.

La chasse arrive de tous côtés. Rentrons vite à la ferme, d'où je tâcherai de m'échapper au premier moment favorable ; au revoir.

FANNY, *la suivant.*

Comment, au revoir ! je vais avec vous, madame.

MALVINA.

Non, reste ; tu ne peux t'en dispenser, Tu es de la chasse.

( *Elle rentre à la ferme.* )

## SCENE XI.

PETERS, FANNY, Garçons de ferme.

( *On entend le bruit de chasse qui s'approche.* )

FANNY.

Je suis de la chasse ! hélas oui, pour mon malheur ; maudite commission !

PETERS, *à la porte de sa maison.*

Allons, allons, vous autres, apportez ici tout ce qu'il faut. La

chasse arrive ; alerte , alerte ! ( *A. Fanny.* ) Serviteur à madame : Duchesse.

( *Des garçons de ferme apportent une table, des chaises, des paniers de provisions, des pots de grès et des gobelets.* )

FANNY, *d'un air fâché.*

Oui, madame la Duchesse ! ah mon dieu ! voilà le roi et tout le monde : maudite commission ! maudite commission !

## S C E N E X.

Les Précédens, EDGAR, EDOUIN, ARDULPH, Officiers et toute la suite, arrivant de différens côtés ; jeunes Filles des environs.

EDGAR.

Ah ! vous êtes ici, madame : vous n'avez pas long-tems suivi la chasse.

FANNY.

Je vous en avais prévenu, Sire. Cet exercice . . .

EDGAR, *à sa suite.*

La maudite bête m'a bien fait courir ; mais ma foi, je la laisse à qui vaudra la suivre. ( *Regardant autour de lui.* ) Athelvold ne nous a pas encore rejoints ! ( *à part.* ) Perfide ami ! que pourras-tu me répondre ?

FANNY, *à part.*

Le roi neme parle plus, je n'ai que faire ici, je pense.

( *Elle rentre dans la ferme.* )

ARDULPH, *bas à Edgar, montrant Fanny.*

Voyez-donc, Sire . . .

EDGAR.

Laisse. ( *Le tirant à l'écart.* ) Tu es bien sûr, Ardulph, qu'elle est encore dans cette ferme ?

ARDULPH.

Oui, Sire. Elle n'aurait pu s'échapper sans être aperçue par nos gens.

EDGAR.

Tout-à-l'heure, entre sans affectation, cherche-la, et me l'amène.

ARDULPH.

Oui, Sire.

EDOUIN, *montrant la table.*

Sa majesté voudrait-elle . . .

EDGAR.

Ah ! oui. J'ai une soif dévorante.

( *Il va s'asseoir à la petite table, et l'on s'empresse de le servir.* )

EDOUIN, *à part, pendant ce mouvement.*

Quelle particularité peut-il y avoir entre Edgar et Ardulph. Cela m'inquiète pour Athelvold.

## SCÈNE XI.

Les Précédens , excepté Fanny , TOM-CRIC et Montagnards.

TOM-CRIC , arrivant , portant un loup sur ses épaules.

Victoire ! victoire ! enfin , le voilà.

EDGAR.

Qu'est-ce ? qu'est-ce ? ( Apercevant Tom-Cric et le loup , ) Ah ! ah !

TOM-CRIC , s'approchant avec les montagnards.

Sire , quatre-vingt-dix-neuf que Votre Majesté pourra voir ce soir rangés en bel ordre dans la cour du château , avec celui-ci que je viens d'abattre , cela fait cent , et monseigneur est quitte envers vous. ( il jette le loup par terre. )

EDGAR , a part.

Quitte ! non , certes. ( haut. ) C'est très-bien , mes enfans , je vous sais gré de votre exactitude ; mes sujets me remercieront de ma rigueur à cet égard , quand il n'y aura plus dans cette île un seul de ces animaux féroces. ( a part. ) Ah ! voici Athelvold. ( Sur un coup d'œil d'Edgar Ardulph entre dans la ferme. )

## SCÈNE XII.

Les Précédens , excepté ARDULPH , ATHEL VOLD.

EDGAR.

Athelvold , je vous attendais avec impatience.

ATHEL VOLD.

Sire , cette marque d'intérêt me touche d'autant plus , que voilà les premiers mots que votre Majesté daigne m'adresser depuis que nous chassons. Je cherchais déjà en quoi j'avais pu lui déplaire.

EDGAR , a part.

Il cherchait , dit-il !

TOM-CRIC , a part.

C'était sûrement pour cette tête qui manquait.

EDGAR , a Athelvold.

Une affaire majeure qui m'occupe depuis quelque tems. . . . Je vous dirai cela , Athelvold.

ATHEL VOLD , a part.

Ce n'est pas là son ton ordinaire avec moi.

TOM-CRIC , bas à Athelvold.

Monseigneur , le Roi sera content de vous , car voilà le centième.

ATHEL VOLD , avec humeur.

Eh morbleu !

## SCÈNE XIII.

Les Précédens, MALVINA, ARDULPH.

MALVINA, *dans la coulisse.*

Laissez-moi ! laissez-moi.

*(Ardulph la fait entrer malgré elle.)*ATHELVOLD, *à part.*

Juste ciel !

EDGAR.

Que vois-je ? *(à part.)* Ah ! voilà qui est un peu différent.

PETERS.

Qu'est-ce que c'est donc, Fanny ?

MALVINA.

Mon oncle, c'est cet officier . . .

ARDULPH.

Sire, cette jeune fille sortait par une petite porte qui est au bout du clos de cette ferme, quand je l'ai aperçue. Elle ne voulait pas absolument revenir ; mais j'avais à cœur de faire voir Votre Majesté l'une des raretés du duché d'Athelvold.

TOM-CRIC.

Tiens ! c'est madame là...

ATHELVOLD, *lui saisissant le bras.*

Hein ?

TOM-CRIC, *stupéfait.*

Oui.

*(Il s'éloigne.)*EDGAR, *se levant.*

Elle est charmante !

PETERS.

Salue donc Sa Majesté, Fanny. *(Malvina salue Edgar.)*

EDGAR.

Qui m'eut dit qu'au milieu de ces forêts, et sous les habits d'une simple bergère, je trouverais une aussi rare beauté ?

MALVINA, *troublée*

Sire. . . .

EDGAR.

Comment donc, Athelvold ? tu ne m'avais pas dit... Mais c'est que je n'ai jamais rien vu de plus aimable.

ATHELVOLD, *embarrassé.*Sire... *(à part.)* Que je souffre !ARDULPH, *regardant Athelvold.*

Il est sur des charbons.

EDGAR, *à part.*

Voyons comment ils soutiendront leur imposture.

*(A Ardulph et aux autres, leur indiquant d'aller plus loin.)*

Laissez... mais ne vous éloignez pas.

*(A Athelvold qui va pour se retirer avec Ardulph et Edouin.)*Reste, Athelvold. *(à Malvina.)* Approchez, belle enfant.



ATHELVOLD, *à part.*

Que va-t-il lui dire ?

(*Ardulphe, Edouin et les officiers s'éloignent. Les gardes restent dans le fond.*)

EDGAR, *prenant la main de Malvina.*

Pourquoi trembler, ma belle ? oh ! oh ! voici des mains... certainement, elles ne travaillent pas à la terre, et je sais gré au cher oncle, du ménagement qu'il a pour elles.

MALVINA, *retirant doucement la main.*

Sa majesté daignera permettre que je retourne à mes occupations.

EDGAR.

Déjà si empressée de me quitter ! ah ! de grâce, quelques moments encore.

MALVINA.

Votre majesté a-t-elle quelque chose à m'ordonner ?

EDGAR.

Ce que je désire, ne se commande, ma belle amie. Auprès de vous, un roi oublie son pouvoir et ne connaît plus que celui de l'amour.

MALVINA, *avec dignité.*

Sire, ce discours... je ne dois pas entendre.

ATHELVOLD, *à part.*

C'est pour cela qu'il me fait rester !

EDGAR, *à part, regardant Athelvold.*

Il se trouble. (*haut.*) Répondez, Fanny, car c'est ainsi, je crois, qu'on vient de vous nommer ; vous n'êtes pas mariée, sans doute ?

MALVINA.

Sire, demain est le jour fixé pour le mariage de Fanny.

EDGAR.

Demain ! et quel est donc cet époux que la charmante Fanny ne trouve pas indigne de son choix ?

MALVINA.

L'époux de Fanny est le garde-chasse de monseigneur.

EDGAR.

Serait-ce cet intrépide destructeur des loups de cette contrée, qui vient de me parler ?

MALVINA.

Lui-même, Sire.

EDGAR.

Cet homme ne vous convient pas, vous méritez mieux, et je m'en charge.

ATHELVOLD.

Mais, Sire...

EDGAR.

Comment, Athelvold, tu veux donner cette adorable personne à ton garde chasse ! Mais y penses-tu ?

*Edgar.*

ATHELVOLD

Sire, je me serais bien gardé de la contraindre dans le choix de son cœur.

EDGAR.

Et c'est ton garde chasse qu'elle aime !

ATHELVOLD *embarrassé.*

Sire...

EDGAR.

Regarde-la donc, avec cette figure, ce maintien, ces grâces... Mais c'est qu'elle ne déparerait pas la cour d'un monarque !

ATHELVOLD *à part.*

Je suis au supplice !

EDGAR.

Allons, je ne souffrirai pas...

MALVINA.

Sire, votre majesté ne voudra pas faire deux malheureux.

EDGAR.

Ah ! pardon, s'il en est ainsi, je serais désespéré... (*à part.*) Rien ne la déconcerte ! (*se retournant, et apercevant Tom-Cric qui reparait dans le fond.*) Eh mais n'est-ce pas là cet homme. (*à Tom-Cric.*) Garde-chasse, approche.

## SCENE XIX.

Les Précédens, TOM-CRIC.

TOM-CRIC *s'approchant vivement.*

Que desire sa majesté ?

ATHELVOLD *à part.*

On dirait qu'il prend plaisir à me percer le cœur !

EDGAR *prenant Malvina par la main, et la faisant passer auprès de Tom-Cric.*

Fortuné mortel, voilà ton épouse, je veux la doter moi-même. (*Tom-Cric, dans le plus grand embarras, regarde alternativement Malvina et Athelvold.*)

MALVINA, *à part.*

Cemalheureux va tout gâter.

EDGAR, *à Tom-Cric.*

Eh bien ! que signifie cet extrême embarras ? prends donc la main de ta Fanny.

TOM-CRIC.

De Fanny, Sire. (*à part.*) Ah ! j'y suis.

EDGAR.

Allons, témoigne-lui ta joie.

TOM-CRIC.

Oui, Sire... je suis excessivement joyeux... mais c'est que...

EDGAR.

Tu n'oses pas peut-être ? le respect, je conçois..

ATHELVOLD, à part.

Grand dieu ! se douterait-il...

TOM-CRIC.

Oui, sire, le respect pour votre majesté.

EDGAR, à part.

Fort bien, sa leçon est faite.

## SCENE XV.

Les Précédens, ARDULPH.

ARDULPH.

Sire, le vieillard de ce matin, qui était parti du château, vient d'être repris dans la forêt et voilà qu'on le ramène.

EDGAR.

Il était parti du château ! cela m'étonne.

MALVINA, à part.

O ciel ! c'est mon père !

ATHELVOLD, à part.

Me voilà sorti d'un fier embarras !

## SCENE XVI.

Les Précédens, LOREDAN, EDOUIN, FANNY, PETERS.

EDGAR, à Loredan qu'on amène.

Approchez, bon vieillard.

LOREDAN.

Sire, souffrez que je me plaigne à vous-même de la violence qu'on me fait.

EDGAR, aux gardes qui retiennent Loredan.

Laissez-le libre.

( Les Gardes se retirent. )

LOREDAN, à part, voyant Malvina qui a les yeux sur lui.

O ma fille, ton regard imploré ma pitié. ( à Edgar ) Sire, suis-je libre en effet.

EDGAR.

Oui, vous l'êtes.

LOREDAN.

En ce cas, sire, je pars.

EDGAR, à part.

On l'a mis du complot.

ATHELVOLD, retenant Loredan.

Arrêtez, seigneur.

LOREDAN.

Pourquoi me retenir ? ( bas ) et c'est vous... ( haut ) N'avez-vous pas entendu le roi dire que j'étais libre ? laissez, laissez-moi.

( Il veut se retirer. )

ATHELVOLD.

Arrêtez, vous dis-je. (à Edgar) Sire, je sais qu'en parlant, c'est la foudre que l'attire sur ma tête; mais un plus long silence serait de ma part le plus vil des mensonges. C'est le comte de Devon que vous voyez devant vous.

EDGAR, à part.

J'attendais cet aveu.

LORÉDAN.

Athelvold, voilà qui t'acquiert mon estime. Mais je suis désespéré pour ma fille...

EDGAR.

Modérez ce regret, comte; votre retour ne m'apprend rien; en partant pour la chasse, je savais déjà tout.

ATHELVOLD et MALVINA, à part.

Il savait tout!

EDGAR, prenant la main de Malvina.

J'imagine que cette fois Loredan reconnaîtra sa fille.

MALVINA, douloureusement.

Ah! mon père!

EDGAR.

Eh bien, Athelvold?

ATHELVOLD.

Sire, ma faute est impardonnable, que me servira de vous dire que c'est la plus impérieuse des passions, l'amour qui me l'a fait commettre.

EDGAR.

L'amour peut excuser bien des fautes, mais jamais l'amitié trahie, jamais l'ingratitude. Perfide! tu as pu me tromper ainsi! Oser encore se jouer de ma crédulité, en offrant à mes yeux une femme...

MALVINA, vivement.

Sire, c'est un artifice que vous ne pouvez lui imputer. C'est moi qui l'ai conçu, c'est moi qui l'ai exécuté malgré lui.

EDGAR.

Il n'importe, ce n'est point cet artifice qui excite mon courroux; il est une suite nécessaire de son premier crime, et c'est ce crime que je veux punir. (à sa suite) Qu'on saisisse Athelvold.

( On arrête Athelvold. )

MALVINA éperdue.

Ah! Sire...

EDGAR, sans l'écouter.

Allez, Ardulph, vous me répondez de lui.

ARDULPH, bas à Edouin.

Nous triomphons!

EDGAR.

Partons.

( Tout le monde va pour s'éloigner, et reste dans le fond. )

MALVINA *courant se précipiter aux pieds d'Edgar ; au moment où il est prêt à sortir.*

Sire , par pitié , daignez m'entendre.

EDGAR *s'arrêtant :*

Levez-vous , Madame.

MALVINA

Non , Sire , c'est à vos pieds....

EDGAR.

Levez-vous , ce n'est qu'à cette condition que je consens à vous entendre. ( *Il la relève.* ) Mais quel est votre espoir ? serait-ce de justifier Athelvold ?

MALVINA.

Le justifier ! Non , Sire , mais implorer votre clémence , et vous demander sa grâce.

EDGAR.

Sa grâce ! il a mérité la mort.

MALVINA.

La mort , juste ciel !

EDGAR.

Voilà donc celle qu'il osa me dépeindre comme indigne du trône et de mes vœux !

MALVINA.

Sire , quelque flatteur que soit pour moi le motif de votre courroux , j'oserai vous demander quel tort véritable vous a fait Athelvold , ne dit-on pas que vous allez épouser la duchesse de Cornouailles ? que cette duchesse est belle , et que vous l'aimez ?

EDGAR.

Oui , je l'aime. Mais je ne l'avais point encore vue , quand Athelvold m'a si indignement trompé. A quoi tient-il donc que sa trahison ne m'ait fait tout le mal qu'elle pouvait me faire ? à l'un de ces coups du sort qu'Athelvold ne pouvait prévoir ?

MALVINA.

Eh bien , Sire , puisque ce coup du sort doit assurer votre bonheur , ne pourrait-il pas aussi devenir le gage du pardon d'Athelvold ?

EDGAR.

Eh bien... Qu'Athelvold vive , mais qu'il sorte du royaume , et ne reparaisse jamais devant moi.

MALVINA.

Ah ! Sire , grâce , grâce entière pour Athelvold.

EDGAR *avec émotion.*

Madame...

MALVINA.

Sire , au nom de l'épouse charmante que votre amour va couronner , pardonnez un crime de l'amour , épargnez votre ami , le soutien de votre trône , ne comblez pas mon désespoir , l'idée seule du sort affreux qui menace mon époux. Je ne puis achever , mes idées se troublent , les larmes étouffent ma voix.

EDGAR à part.

Qu'elle est intéressante ! (*haut.*) Ardulph, fais approcher Athelvold.

MALVINA à part.

Que va-t-il décider, grand dieu !

EDGAR.

Athelvold, tu as indignement abusé de la confiance de ton souverain, de ton ami. Ton souverain pouvait ordonner ta mort, ton ami te pardonne.

MALVINA avec ivresse.

Ah Sire ! (*à Athelvold*) cher époux !

LOREDAN à part.

Il est décidé qu'on ne peut résister à ses larmes.

EDGAR souriant.

J'y mets cependant une condition. Malvina est charmante, tu l'adores ; mais pour subsister long-temps, l'amour a besoin d'un peu d'inquiétude, tu ameneras ton épouse à ma cour.

ATHELVOLD.

Sire, je n'ai plus de raisons de l'en tenir éloignée.

EDOUIN *bas à Ardulph.*

Nous triomphons.

FANNY venant tomber aux pieds d'Edgar.

Sa majesté daignera-t-elle me pardonner...

EDGAR.

Vous ne m'avez point offensé, ma bonne, vous m'avez amusé.

FANNY à part, se relevant.

Ma bonne ! adieu ma seigneurie.

TOM-CRIC *saluant noniquement Fanny.*

Madame...

FANNY.

Touche-là, Tom-Cric, pour que tu ne dises pas qu'avec moi les honneurs changent les mœurs.

MALVINA à son père, lui montrant Athelvold.

Mon père...

LOREDAN.

Allons, Athelvold, rends ma fille heureuse, je te pardonne. (*à part.*) Elle aurait été reine !

FIN.